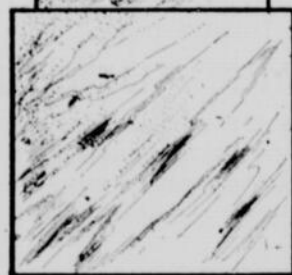
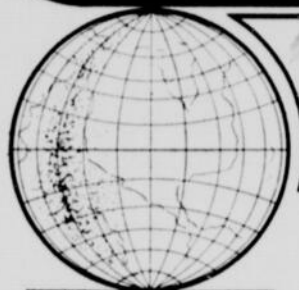




ALBUM UNIVERSEL

# Le Monde Illustré



ICI ET LA. *Paul de Martigny*

LES SOUVERAINS  
NORVEGIENS à PARIS

LANCEMENT de  
"CUIRASSE - VERITE"

INCENDIE de L'EGLISE  
du SACRE-CŒUR

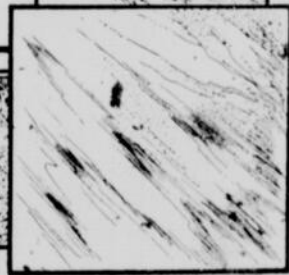
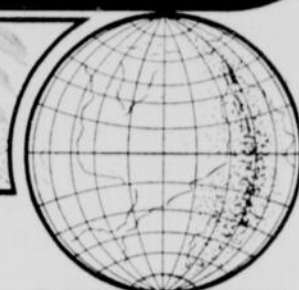
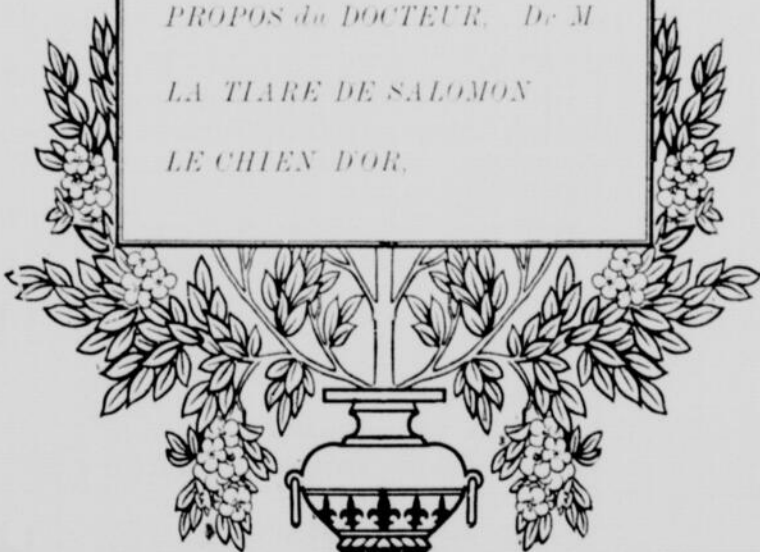
COURRIER DE LA MODE.  
*Parisienne*

MUSIQUE : MELODIE

PROPOS du DOCTEUR. *De M*

LA TIARE DE SALOMON

LE CHIEN D'OR.



## PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2,50 par année, \$1,25 par 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les États-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3,50 par année, ou 18 franc.

ALBUM UNIVERSEL

## LE MONDE ILLUSTRÉ

PAUL DE MARTIGNY, REDACTEUR EN CHEF.

M. DESROCHES, Editeur-Propriétaire

Tél. Main 1592.

197 RUE NOTRE-DAME EST

## AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèque à ordre de M. Desroches, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

## ICI ET LA

Passer de longues heures à sucer son pouce est, pour les moutards, chose bonne en soi car elle les incite à la méditation.

Si plus tard, l'enfant étant devenu gasettier, il remplace son pouce par son manche de plume et le suce à fond — l'exercice n'en est que meilleur. Il lui permet en effet de s'assimiler le sens, sinon l'essence, de ses lectures.

Mais on peut être jeune, plein de feu et ne pas très bien digérer les gros livres. Les digestions difficiles portent à la réflexion, puis au sommeil: c'est un phénomène connu des médecins et surtout de leurs clients.

Sucer son manche de plume, le sucer même à fonds, n'est pas tout, encore faut-il le retourner de temps à autre—au moins sept fois—avant que d'écrire. C'est là un précepte d'une admirable sagesse que l'on trouve dans un gros livre dont on ne saurait trop recommander la lecture à M. Rinfret, Fernand pour les dames. S'il eut retourné son manche de plume cela lui eut donné le temps peut-être d'en venir à penser qu'il est parfois d'une certaine importance de se renseigner assez exactement avant d'écrire et d'y regarder d'un peu près — après. De la sorte il n'eut pas confondu une ville avec un sculpteur, en écrivant une phrase dans le genre de celle-ci: "Milo s'était sculpté sa Vénus dans le cœur avant de la sculpter dans le marbre".

Voilà en tous cas une sculpture dont l'exécution particulièrement difficile et douloureuse — sans cocaïne surtout — n'aurait guère de chances d'être goûtée des membres de la Société Protectrice des Animaux. Au surplus je conçois que M. Rinfret n'étant pas inhumain pour un sou, n'ait pu en supporter l'idée sans trouble.

Quoiqu'il en soit, c'est ce qui s'appelle se mettre le ciseau dans l'œil,

dans la bouche, et même dans l'autre.

J'ai de la pente à croire, qu'en l'espèce, il y est entré si profondément qu'il y est resté: ce qui lui permet de ciseler ses articles dans la marbre dont le directeur du "Canada" prise et renifle dévotieusement les raclures.

Les élections étant prochaines, il est assez intéressant de suivre les journaux en se plaçant au point de vue du monsieur qui est en possession de son simple bon sens.

Le prolétariat organisé tenant en balance le sort des élections, dans la plupart des circonscriptions urbaines, il s'agit, pour le moment, d'accaparer sa sympathie.

Depuis huit jours à peine la campagne de presse est virtuellement commencée: de surenchères en mensonges, de crapuleries en bassesses, "La Patrie" et "Le Canada" sont déjà rendus loin. La route est longue mais au bout est le marais dans lequel glapit la grenouille criarde, et se tord la sangsue visqueuse.

Chacun voulant tirer à soi la couverture, ces messieurs ne s'entendent plus comme larrons en foire, pour leurrer les gens. Ils se dénoncent l'un l'autre et comme il y a des choses d'une évidence telle qu'on ne peut tout de même nier, M. Tarte et M. Langlois bafouillent et se renvoient le pavé.

Certes ces messieurs aimant avant tout leur caisse, ne peuvent ressentir une sympathie très grande pour leurs ouvriers dont le syndicat vient chaque année, poliment, exiger d'eux un peu plus de bien-être, un peu plus de justice et un peu plus de liberté.

Mais au jour du scrutin, le prolétariat organisé étant le nombre, c'est-à-dire la force, jusqu'ici éparse et obscure, leur grimace, tant bien que mal, se change en sourire.

—J'aime les ouvriers! d'un amour incomparable et sans bornes, bégaie M. Tarte.

—C'est moi qui les aime le plus! glapit en fausset de castrat M. Langlois.

Ce duo qui ne finira pas avant les

élections, me remet en mémoire une histoire qui se passa à Saint-Romuald, pittoresque village, où alla s'établir un brave sabotier de France.

M. Augustin, à la vérité, ne fabriqua plus de sabots. Il s'adonna à la confection des manches de hache qu'il vendait aux bûcherons. Le sabotier leur racontait de belles histoires, les manches de hache étaient excellents et en somme il ne leur en coûtait guère plus que chez le marchand général, M. Jacques Labrie, lequel en avait un hangar rempli.

M. Augustin coula dans la joie du travail, des jours heureux et tranquilles jusqu'au jour où il vit poindre un confrère. Ce fut alors la concurrence dans toute son âpreté: une lutte sauvage, terrible, sans merci s'engagea. De rabais en rabais, M. Augustin en vint à vendre ses manches de hache à des prix dérisoires: il ne parvenait plus à vivre.

Las de cette guerre, rendu à la hache, M. Augustin s'en fut trouver son concurrent:

—Mon vieux, tu me forces à vendre à des prix ridicules, je ne gagne plus ma vie. J'imagine que tu ne dois pas manger gras toi non plus, puisque, enfin, je n'achète pas mon bois, je le vole dans le clos du docteur.

—Eh ben, mon vieux, je vais te dire, moi j'ai les manches de hache tous faits, je les "prends" dans le hangar de Jacques Labrie.

Paul de Martigny.

## LE FIACRE SANGLANT

Tel est le titre de l'œuvre nouvelle dont nous commencerons la publication dans notre prochain numéro.

## LE FIACRE SANGLANT

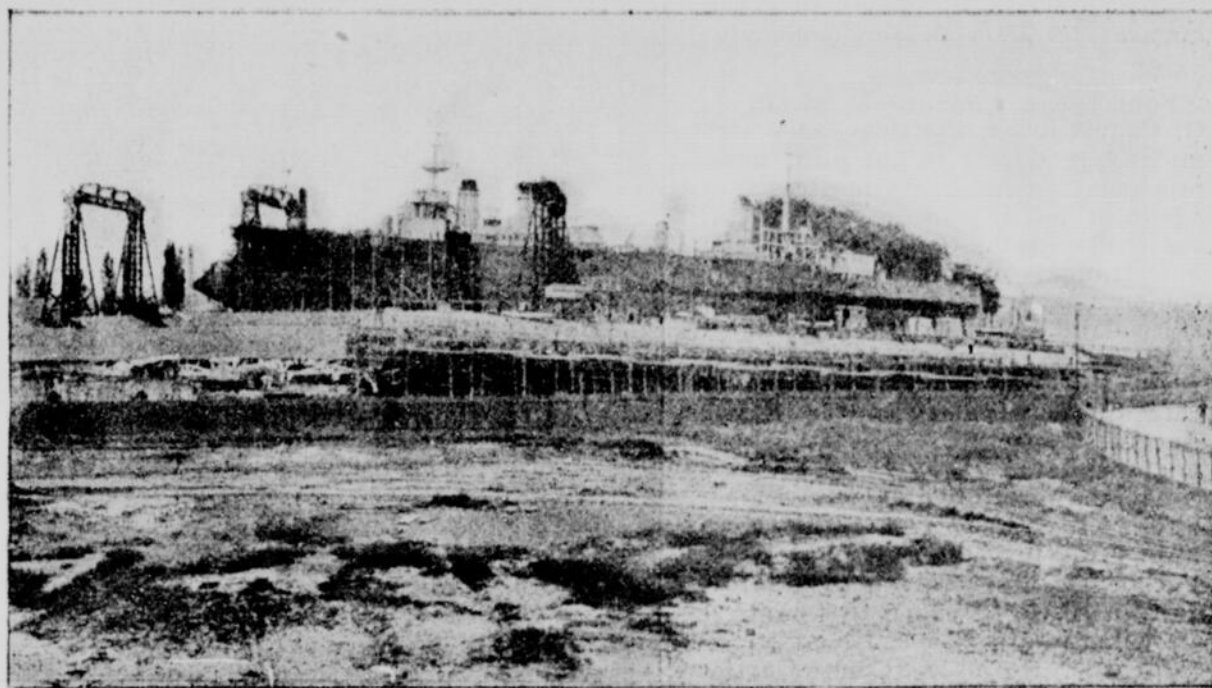
Spécialement écrit pour le Monde Illustré par

## MAXIME AUDOUIN

est une œuvre passionnante aux péripéties variées et émouvantes, aux coups de théâtres saisissants et précipités.

# LE LANCEMENT DU CUIRASSÉ "LA VÉRITÉ"

A l'occasion du lancement du navire qui porte le beau nom de "Vérité", plus de cent mille personnes se pressaient autour des chantiers de la Gironde. La



"LA VÉRITÉ" SUR SA CALE

A six heures et demie, le magnifique navire glisse sur sa cale enduite de graisse. Une immense acclamation jaillie de cent mille poitrines emplit l'espace. La "Vérité" a fendu l'onde, puissante et gracieuse.

M. Baron, le directeur des chantiers, est présenté par M. Chaumet au ministre de la marine.

Des remorqueurs naviguent vers la "Vérité" et viennent l'amarrer aux postes du quai Carnot.

Cette magnifique et patriotique journée restera toujours dans le souvenir des spectateurs.

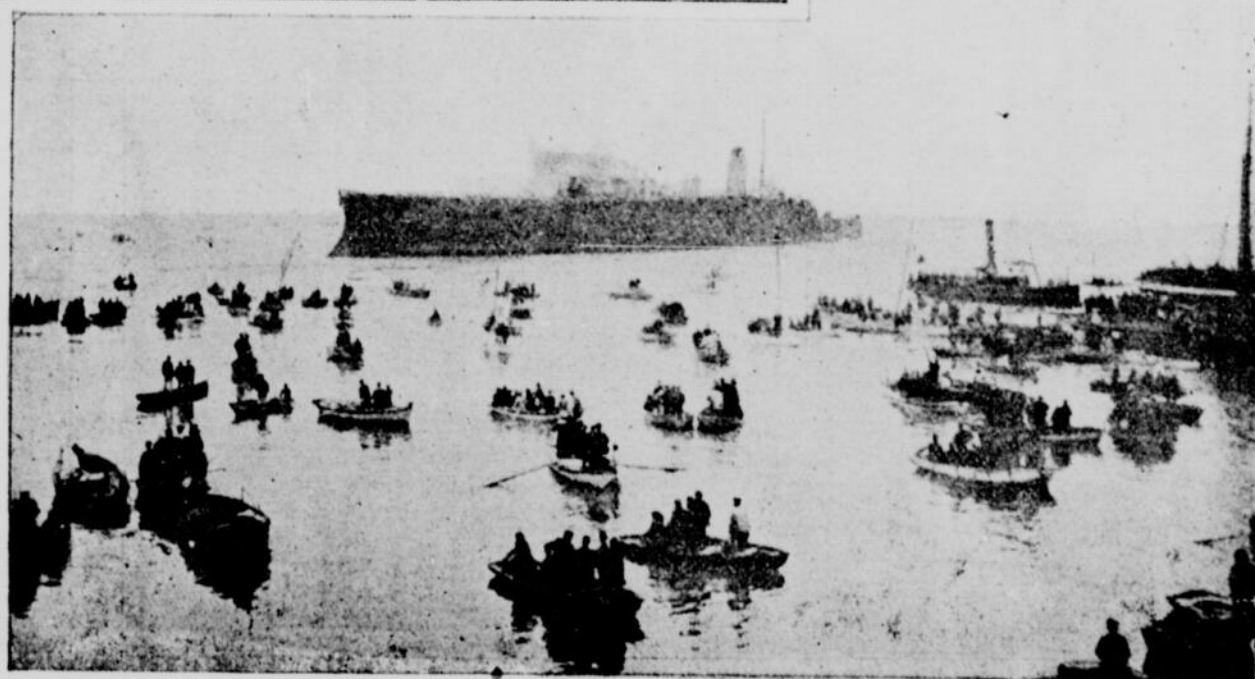


LE LANCEMENT DE "LA VÉRITÉ"

"Vérité", définitivement armée et aménagée, sa toilette terminée, érigeait sa stature colossale, attendant le moment où pour la première fois elle entrera dans l'eau.

Monsieur Thomson, ministre de la marine, arrive vers cinq heures du matin. La Marseillaise l'accueille cependant qu'un piquet d'infanterie lui rend les honneurs.

Dans le matin d'un bleu de saphir doucement apâli, la vue de l'immense rade est charmante, toute sillonnée de centaines de barques chargées de spectateurs.



VUE DE LA RADE

## LE CINQUANTENAIRE de L'ÉCOLE NORMALE

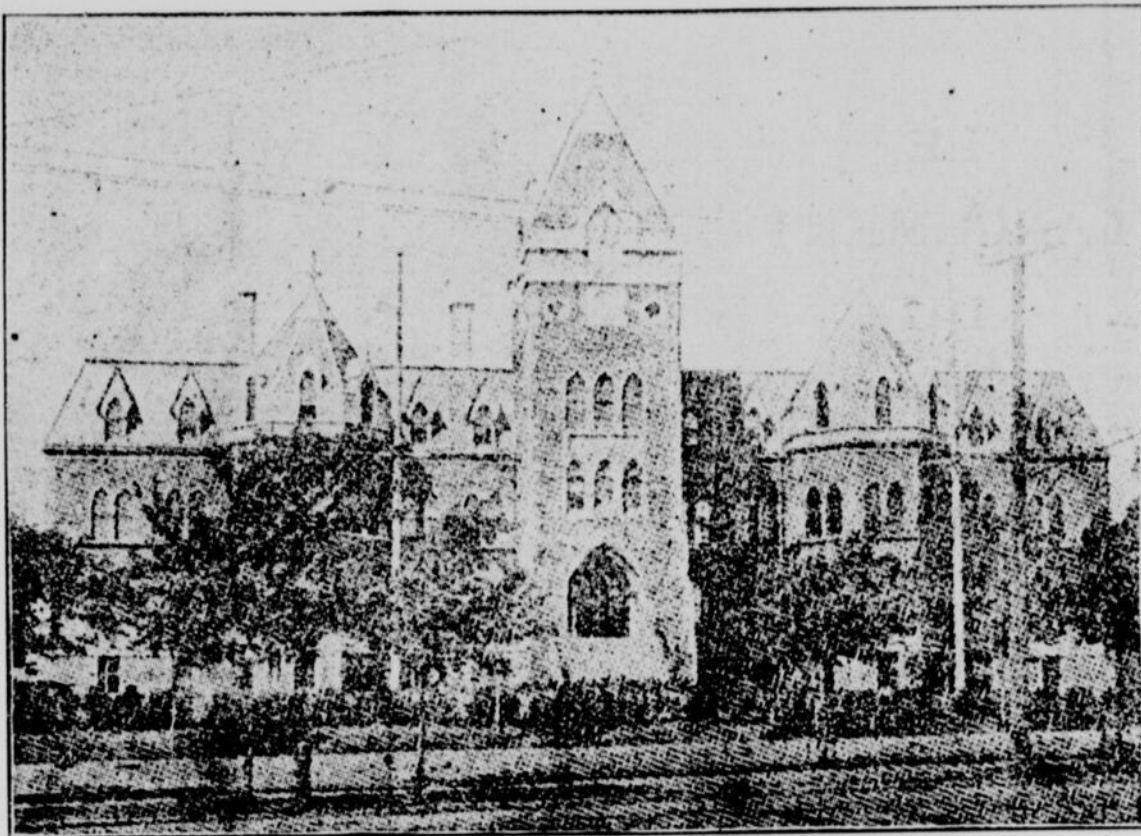
Ces jours derniers l'école normale Jacques-Sartier a célébré en grand apparat les fêtes de son cinquantenaire.

Fondée par l'honorable M. P. J. O. Chauveau en 1857, les écoles normales ont atteint le but proposé en préparant d'excellents maîtres qui éduquent notre jeunesse. Et parmi ces écoles, celle qui porte le beau nom français de Jacques-Cartier fut toujours la préférée de l'ancien surintendant de l'instruction publique.

M. l'abbé Hospice Anselme Verreault fut aussi une des gloires attachée au nom de l'École Normale Jacques-Cartier dont il fut le premier principal.

De 1857 à 1879, le château Ramezay servit de local à l'école Normale mais il devint bientôt trop petit et l'école fut transférée en 1879 sur le terrain où se trouve maintenant le Parc Lafontaine.

L'École Normale Jacques-Cartier est sous la surveillance du surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec.



L'édifice actuel de l'École Normale Jacques-Cartier, vu de la rue Sherbrooke

## Incendie de l'église du Sacré-Cœur, à Ottawa

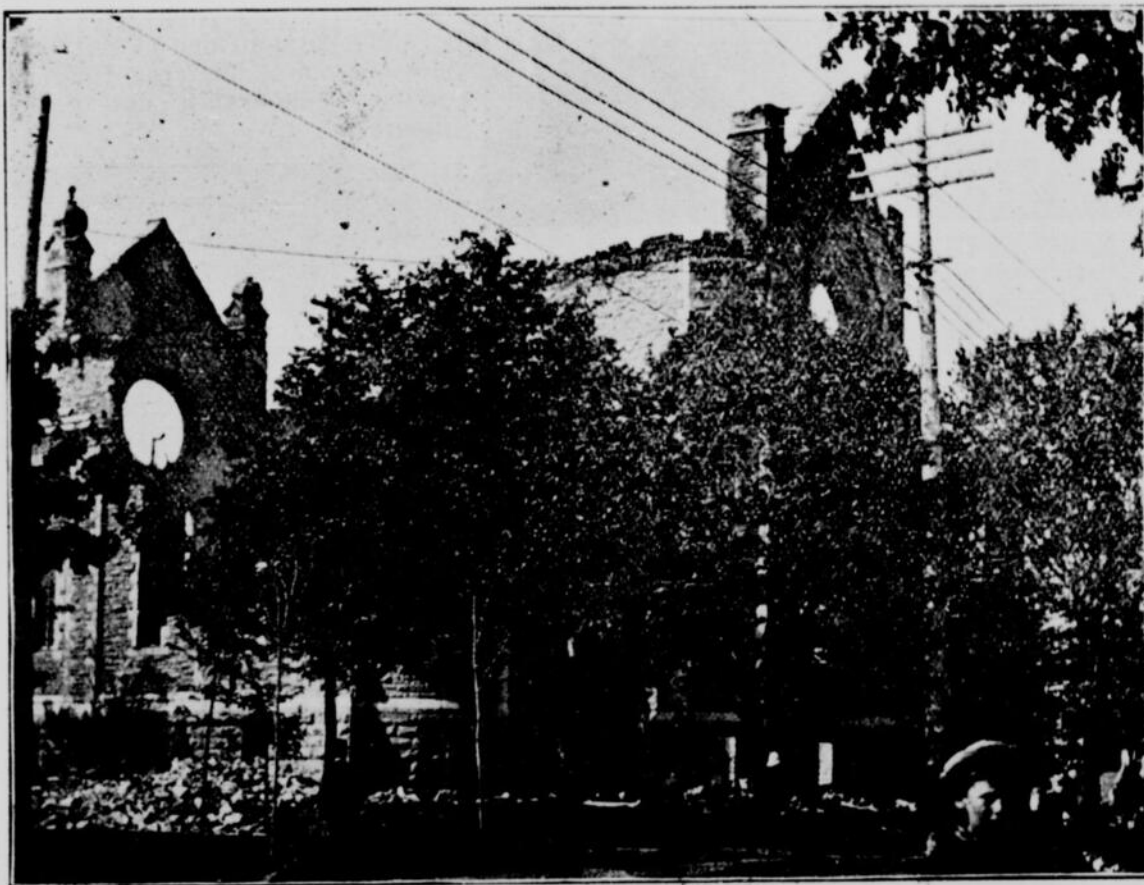
L'église du Sacré-Cœur d'Ottawa, une des plus belles du Canada, a été détruite par un incendie, le 11 juin. Une heure a suffi aux flammes dévoratrices pour anéantir le magnifique temple que de pieuses âmes avaient élevé au prix d'une charité et d'une générosité inlassables.

A la tristesse de voir détruits tant de souvenirs où aimaient à se reposer les yeux, dans l'asile de la prière, s'ajoute encore d'énormes pertes matérielles.

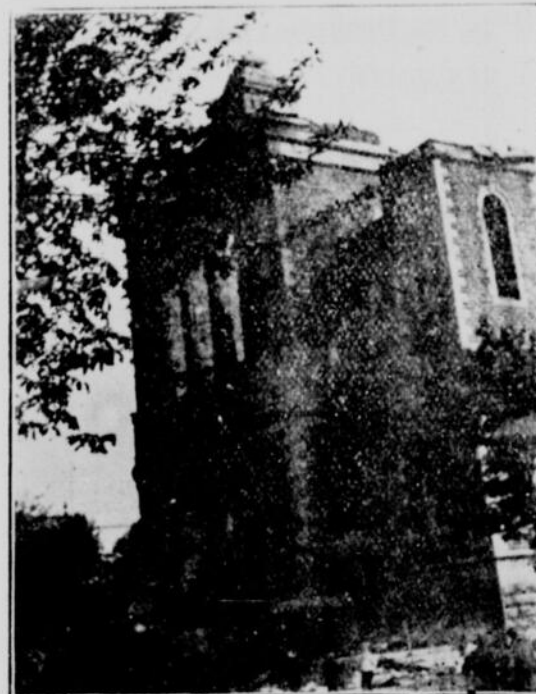
Nous souhaitons ardemment qu'avec l'aide de Dieu, le courage des Pères Oblats de Marie Immaculée et la générosité des fidèles viennent à bout des difficultés présentes et préparent à l'avenir une nouvelle église qui sera comme l'ancienne, l'orgueil des Canadiens-français.



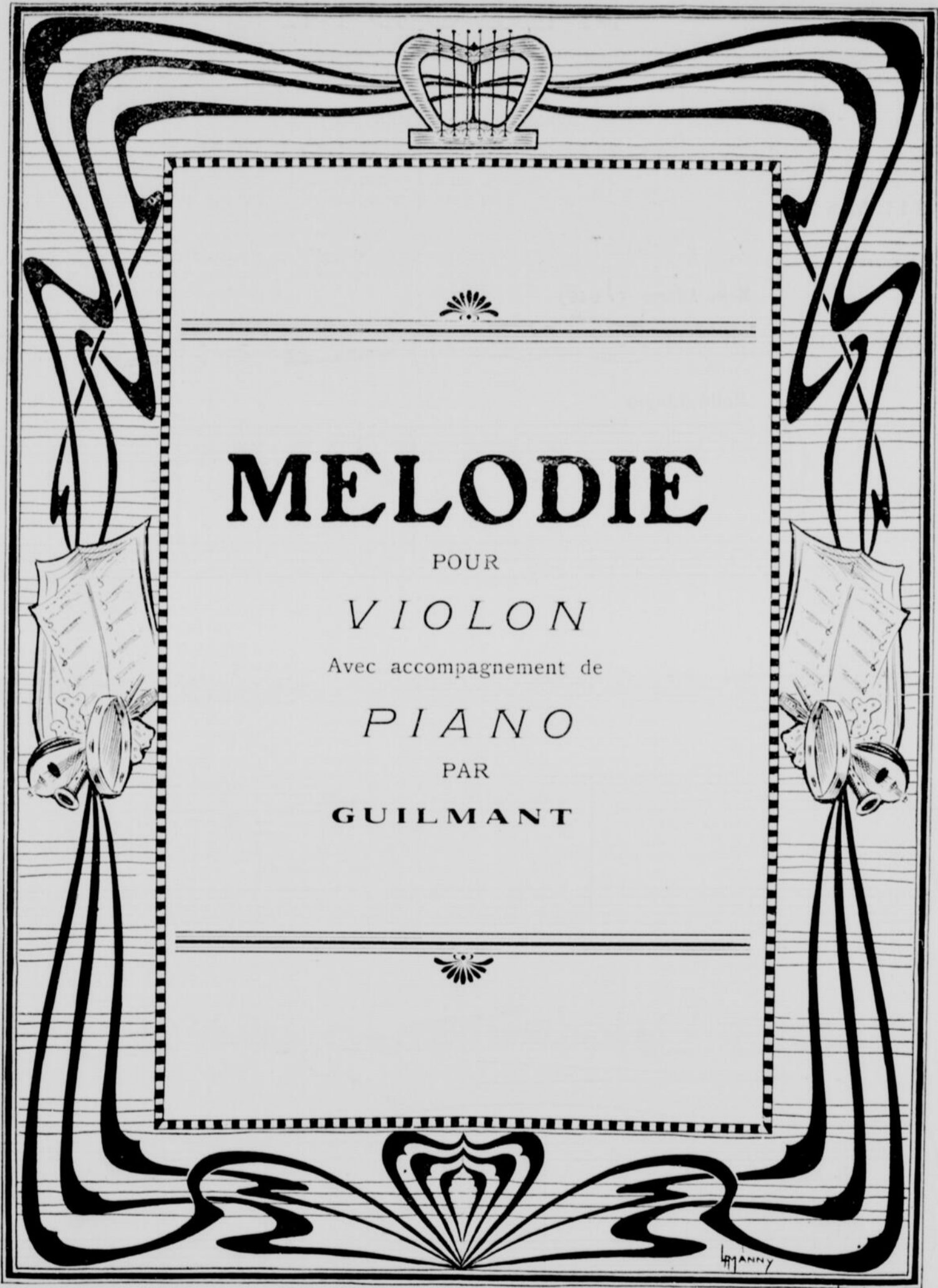
Les pompiers mettant leurs lances en batterie



CE QUI RESTE DE L'ÉGLISE



La partie la moins entamée



The page features a highly decorative border. At the top center is a lyre. The sides are adorned with large, stylized musical notes and sheet music. At the bottom center is a fan-like decorative element. The entire border is set against a background of horizontal musical staves.

**MELODIE**

POUR

*VIOLON*

Avec accompagnement de

*PIANO*

PAR

**GUILMANT**

*lymanny*

# MELODIE

POUR

PIANO

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE

VIOLON

PAR  
GUILMANT

*Forcé*  $\vee$

Molto Adagio (♩ : 46)

VIOLON SOLO

PIANO

*pp*

Molto Adagio

The musical score is presented in three systems. The first system shows the beginning of the piece with a 'VIOLON SOLO' staff and a 'PIANO' staff. The tempo is 'Molto Adagio' with a quarter note equal to 46 beats. The piano part starts with a pianissimo (*pp*) dynamic. The second system continues the melodic line in the violin and the harmonic accompaniment in the piano. The third system concludes the piece with a 'Rit.' (ritardando) marking in both staves, and a fortissimo (*f*) dynamic in the piano part.

## LE REQUISITIONNAIRE

(Suite)

L'accusateur public, ancien procureur à Caen, jadis chargé des intérêts de la comtesse, tentait de lui inspirer de l'amour par une conduite pleine de dévouement et de générosité; finesse dangereuse! Il était le plus redoutable de tous les prétendants. Lui seul connaissait à fond l'état de la fortune considérable de son ancienne cliente. Sa passion devait s'accroître de tous les désirs d'une avarice qui s'appuyait sur un pouvoir immense, sur le droit de vie et de mort dans le district. Cet homme, encore jeune, mettait tant de noblesse dans ses procédés, que madame de Dey n'avait pas encore pu le juger. Mais, méprisant le danger qu'il y avait à lutter d'adresse avec des Normands, elle employait l'esprit inventif et la ruse que la nature a départis aux femmes pour opposer ces rivalités les unes aux autres. En gagnant du temps, elle espérait arriver saine et sauve à la fin des troubles. A cette époque, les royalistes de l'intérieur se flattaient toujours tous les jours de voir la Révolution terminée le lendemain; et cette conviction a été la perte de beaucoup d'entre eux.

Malgré ces obstacles, la comtesse avait assez habilement maintenu son indépendance jusqu'au jour où, par une inexplicable imprudence, elle s'était avisée de fermer sa porte. Elle inspirait un intérêt si profond et si véritable, que les personnes venues ce soir-là chez elle conçurent de vives inquiétudes, en apprenant qu'il lui devenait impossible de les recevoir; puis, avec cette franchise de curiosité empreinte dans les mœurs provinciales, elles s'enquirent du malheur, du chagrin, de la maladie qui devait affliger madame de Dey. A ces questions, une vieille femme de charge, nommé Brigitte, répondait que sa maîtresse s'était enfermée et ne voulait voir personne, pas même les gens de sa maison. L'existence, en quelque sorte claustrale, que mènent les habitants d'une petite ville crée en eux une habitude d'analyser et d'expliquer les actions d'autrui si naturellement invincible, qu'après avoir plaint madame de Dey, sans savoir si elle était réellement heureuse ou chagrine, chacun se mit à rechercher les causes de sa soudaine retraite.

—Si elle était malade, dit le premier curieux, elle aurait envoyé chez le médecin; mais le docteur est resté pendant toute la journée chez moi à jouer aux échecs. Il me disait en riant que, par le temps qui court, il n'y a qu'une maladie... et qu'elle est incurable.

Cette plaisanterie fut prudemment hasardée. Femmes, hommes, vieillards et jeunes filles se mirent alors à parcourir le vaste champ des conjectures. Chacun crut entrevoir un secret, et ce secret occupa toutes les imaginations. Le lendemain, les soupçons s'envenimèrent. Comme la

vie est à jour dans une petite ville, les femmes apprirent les premières que Brigitte avait fait au marché des provisions plus considérables qu'à l'ordinaire. Ce fait ne pouvait être contesté. On avait vu Brigitte de grand matin sur la place, et chose extraordinaire! elle y avait acheté le seul lièvre qui s'y trouvât. Toute la ville savait que madame de Dey n'aimait pas le gibier. Le lièvre devint un point de départ pour des suppositions infinies. En faisant leur promenade périodique, les vieillards remarquèrent dans la maison de la comtesse une sorte d'activité concentrée qui se révélait par les précautions mêmes dont se servaient les gens pour la cacher. Le valet de chambre battait un tapis dans le jardin; la veille, personne n'y aurait pris garde; mais ce tapis devint une pièce à l'appui des romans que tout le monde bâtissait. Chacun avait le sien.

Le second jour, en apprenant que madame de Dey se disait indisposée, les principaux personnages de Carentan se réunirent le soir chez le frère du maire, vieux négociant marié, homme probe, généralement estimé, et pour lequel la comtesse avait beaucoup d'égards. Là, tous les aspirants à la main de la riche veuve eurent à raconter une fable plus ou moins probable; et chacun d'eux pensait à faire tourner à son profit la circonstance secrète qui la forçait de se compromettre ainsi. L'accusateur public imaginait tout un drame pour amener nuitamment le fils de madame de Dey chez elle. Le maire croyait à un prêtre insermenté, venu de la Vendée, et qui lui aurait demandé un asile; mais l'achat du lièvre, un vendredi, l'embarrassait beaucoup. Le président du district tenait fortement pour un chef de chouans ou de Vendéens vivement poursuivi. D'autres voulaient un noble échappé des prisons de Paris. Enfin, tous soupçonnaient la comtesse d'être coupable d'une de ces générosités que les lois nommaient un crime, et qui pouvaient conduire à l'échafaud. L'accusateur public disait d'ailleurs à voix basse qu'il fallait se taire, et tâcher de sauver l'infortunée de l'abîme vers lequel elle marchait à grands pas.

—Si vous ébruitez cette affaire, ajouta-t-il, je serai obligé d'intervenir, de faire des perquisitions chez elle, et alors!... Il n'acheva pas, mais chacun comprit cette réticence.

Les amis sincères de la comtesse s'alarmèrent tellement pour elle que, dans la matinée du troisième jour, le procureur-syndic de la commune lui fit écrire par sa femme un mot pour l'engager à recevoir dans la soirée comme à l'ordinaire. Plus hardi, le vieux négociant se présenta dans la matinée chez madame de Dey. Fort du service qu'il voulait lui rendre, il exigea d'être introduit auprès d'elle, et resta stupéfait en l'apercevant dans le jardin, occupée à couper les dernières fleurs de ses plates-bandes pour en garnir des vases.

Le négociant instruisit la comtesse des bruits qui couraient dans la ville et du danger où elle se trouvait.—Car, lui dit-il, en terminant, si, parmi nos fonctionnaires, il en est quelques-uns assez disposés à vous pardonner un héroïsme qui aurait un prêtre pour objet, personne ne vous plaindra si l'on vient à découvrir que vous vous immolez à des intérêts de cœur.

A ces mots, madame de Dey regarda le vieillard avec un air d'égarément et de folie qui le fit frissonner, lui, vieillard.

—Venez, lui dit-elle en le prenant par la main pour le conduire dans sa chambre, où, après s'être assurée qu'ils étaient seuls, elle tira de son sein une lettre sale et chiffonnée: —Lisez! s'écria-t-elle en faisant un violent effort pour prononcer ce mot.

Elle tomba dans son fauteuil, comme anéantie. Pendant que le vieux négociant cherchait ses lunettes et les nettoyait, elle leva les yeux sur lui, le contempla pour la première fois avec curiosité; puis, d'une voix altérée: — Je me fie à vous, lui dit-elle doucement.

—Est-ce que je ne viens pas partager votre crime? répondit le bonhomme avec simplicité.

Elle tressaillit. Pour la première fois, dans cette petite ville, son âme sympathisait avec celle d'un autre. Le vieux négociant comprit tout à coup et l'abattement et la joie de la comtesse. Son fils avait fait partie de l'expédition de Granville, il écrivait à sa mère du fond de sa prison, en lui donnant un triste et doux espoir. Ne doutant pas de ses moyens d'évasion, il lui indiquait trois jours pendant lesquels il devait se présenter chez elle, déguisé. La fatale lettre contenait de déchirants adieux au cas où il ne serait pas à Carentan dans la soirée du troisième jour, et il priait sa mère de remettre une assez forte somme à l'émissaire qui s'était chargé de lui apporter cette dépêche, à travers mille dangers. Le papier tremblait dans les mains du vieillard.

—Et voici le troisième jour, s'écria Mme de Dey qui se leva rapidement, reprit la lettre et marcha.

—Vous avez commis des imprudences, lui dit le négociant. Pourquoi faire prendre des provisions?

—Mais il peut arriver, mourant de faim, exténué de fatigue, et... Elle n'acheva pas.

—Je suis sûr de mon frère, reprit le vieillard, je vais aller le mettre dans vos intérêts.

Le négociant retrouva dans cette circonstance la finesse qu'il avait mise jadis dans les affaires, et lui dicta des conseils empreints de prudence et de sagacité. Après être convenus de tout ce qu'ils devaient dire et faire l'un et l'autre, le vieillard alla, sous des prétextes habilement trouvés, dans les principales maisons de Carentan, où il annonça que Mme de Dey qu'il venait de voir recevait dans la soirée, malgré son indisposition.

(A suivre)



Le séjour du roi et de la reine de Norvège à Paris—Notre gravure montre les Souverains au moment où ils quittent l'Hôtel-de-Ville, accompagnés du Président de la République et de Madame F.ières.

# LE MORT VIVANT

(Suite)

Par un matin sec et blanc de givre du début de février 1669,—la veille précisément du jour où se déroulaient les événements qu'on vient d'apprendre,—le coche d'Arras montait péniblement une côte fort roide. Encore que tous les voyageurs fussent descendus afin de les soulager, les chevaux peinaient, soufflaient, tendaient leurs muscles dans un effort encouragé par le fouet véhément du cocher et par l'approche de l'écurie; car on n'était plus qu'à quelques lieues de Paris. La fumée des naseaux, des dos et des croupes luisantes se confondait avec l'haleine des marcheurs, pour former un fin brouillard dont semblait rire le soleil, à l'horizon, énorme, tout rouge et tout rond, et qui gonflait ses grosses joues. Il éclata soudain, et ses rayons éparpillés s'accrochèrent aux branches nues des arbres, aux moindres brindilles, qui se parèrent aussitôt des joyaux les plus rares.

En avant de la caravane, qu'ils avaient eu tôt fait de dépasser, grâce à leurs jambes lestes, deux jeunes hommes, enveloppés dans leurs manteaux, marchaient allègrement, tout en devisant et s'entretenant mutuellement de leurs affaires, de leurs espoirs et de leurs rêves, avec cette belle fougue et cette confiance qui sont le propre de la jeunesse.

C'étaient MM. de Saint-André et de Tracy. Ils se connaissaient de fraîche date, mais étaient déjà fort amis, s'étant accointés durant le voyage. Le premier servait à Arras, sous M. de Vauban. Il était de grande taille, d'une belle figure, et avait un air très austère qui contrastait de façon singulière et piquante avec son caractère, naturellement enjoué. Son compagnon, un peu plus jeune, fluet mais bien pris, était un gentilhomme de province. Il venait pour la première fois à Paris dans le dessein d'épouser une riche héritière, fille unique d'un ami de son père et que l'on disait être une personne accomplie.

M. de Saint-André n'ignorait rien de ce projet, comme, aussi bien, le chevalier de Tracy savait que M. de Saint-André comptait passer son congé auprès de ses parents, qui logeaient en la cité, proche Saint-Jean-le-Rond.

"Parbleu! j'irai vous y voir, si vous le permettez, dit M. de Tracy; mais je vous veux premièrement présenter à ma future et à sa famille... Nous serons ce soir à Paris. Je descends à l'hôtel d'Angleterre, dans la rue de Richelieu. Venez m'y prendre demain, sur les six heures. Avant souper, vous me montrerez un peu la ville..."

Cependant, le coche avait atteint le haut de la côte. Il s'arrêta près des deux jeunes gens qui l'avaient devancé et l'attendaient.

Les voyageurs, par ordre de préséance, y reprurent leurs places, en se hissant péniblement sur le marchepied, ou en l'escaladant, selon leur âge, leur corpulence, ou leur prestesse.

Ce fut d'abord un capucin replet, embarrassé dans sa robe et qui soufflait presque autant que les chevaux, puis une bourgeoise fort mûre, rubiconde et obèse; puis une veuve agréable, dont les yeux éloquents n'avaient rien de cruel lorsqu'ils détaillaient la fière mine de M. de Saint-André en uniforme militaire; enfin, nos deux jeunes gens, qu'imitèrent quelques personnes du commun.

Les premiers instants qui suivirent furent employés par chacun à s'installer le plus commodément qu'il se pouvait; après quoi une conversation générale s'engagea, autant du moins que le permettait le tintamarre de ferraille, de vitres ébranlées, de grelots et de claquements de fouet dont résonnait tout l'équipage, et qui obligeait les uns à élever la voix, les autres à prêter l'oreille, sans que cette contrainte parût nuire à la bonne entente générale. Au contraire, tous les visages souriaient, reflétant la joie secrète des coeurs épanouis à la pensée du voyage près de finir.

\* \* \*

Le lendemain,—qui se trouvait être, par conséquent, le jour où tant d'émotions attendaient M. de Meuvaines,—le hasard d'une promenade ayant conduit M. de Saint-André rue Richelieu, avant l'heure convenue, l'idée lui vint d'entrer à l'hôtel d'Angleterre pour y surprendre son ami.

Ce fut l'hôte en personne qui le reçut. Il avait une mine inquiète, tourmentée et tout le personnel semblait frappé de folie. Les serviteurs affairés se bousculaient dans les escaliers, dans les corridors; des portes s'entr'ouvraient sournoisement, se refermaient; d'étranges colloques s'échangeaient à voix basse. M. de Saint-André en éprouva quelque étonnement; mais ce fut bien pis quand, s'étant informé de la cause de tout ce mouvement, il apprit qu'un voyageur, tombé malade subitement, venait de trépasser, et que ce voyageur n'était autre que le chevalier de Tracy.

Quitter un homme jeune, plein de santé, de foi en l'avenir, et le retrouver, quelques heures plus tard, inerte, sur un lit d'auberge, c'est une douloureuse aventure. Mais la vie des camps et les chances de la guerre avaient accoutumé M. de Saint-André à ne se point émouvoir outre mesure d'un événement régulier, comme était la mort; aussi, quand il eut accordé quelques regrets à son éphémère compagnon, jugea-t-il qu'il avait mieux à faire en lui rendant un dernier service d'amitié.

Dans ce dessein, il se fit apporter le portemanteau du chevalier, y rassembla ses hardes et ses effets à l'adresse de sa famille, et garda une lettre destinée à M. de Meuvaines avec certain portrait en miniature qu'il se chargerait de remettre en mains propres.

Il voulait s'acquitter au plus tôt de cette commission, et s'en fut directement chez M. de Meuvaines, qui logeait rue Saint-Honoré, près la croix du Trahoir. Il n'eut point de peine à trouver la maison, avec son lourd portail surmonté de l'écu de gueules à trois merlettes d'argent, mais hésita avant de soulever le marteau de bronze figurant un dauphin à la queue nouée; les difficultés de son ambassade lui apparaissaient brusquement, à l'instant d'agir, et il s'interrogeait sur les moyens de l'accomplir avec décence. Sans incertitude, il est vrai, fut assez brève et fit place à une résolution toute militaire qui ébranla, sous le choc du heurtoir, les vantaux de chêne massif.

Aussitôt, et comme s'il eût guetté ce signal, le suisse se précipita, fit entrer le jeune homme et, sans un mot, mais avec toutes les marques du plus profond respect, le précéda, par la cour d'honneur, jusque sur le perron accédant au vestibule. Là, le portier le remit aux mains d'un grand diable de laquais qui, sans lui donner le temps de se nommer, le conduisit et le laissa seul dans un cabinet assez vaste, meublé selon le goût sévère du règne précédent.

M. de Saint-André fut bien un peu surpris qu'on accueillit aussi familièrement un étranger; mais il pensa que sa bonne mine lui valait cet avantage et se garda bien de chercher une autre explication, celle-ci lui paraissait décisive qui satisfaisait son amour-propre.

D'ailleurs, il n'eut guère le loisir d'y réfléchir, car la porte du cabinet s'ouvrit bientôt, livrant passage à M. de Meuvaines, joyeux et rondet, qui courut à lui et, d'abord, l'appela "mon gendre", en l'étreignant sur son coeur avec une vigueur capable, à tout le moins, de lui faire perdre le souffle.

M. de Saint-André, fort mari, et comprenant qu'il était victime d'un quiproquo, tenta de prendre parole; mais le vieillard ne le lui permit point et se mit à l'accabler de compliments, l'assurant qu'il était bien aise de le voir, qu'il l'attendait impatiemment et qu'il le voulait tout de suite présenter à Mme de Meuvaines et à sa fille, qui n'étaient pas moins que lui pressées de le connaître.

Ce disant, il entraînait son pseudo-gendre dans l'appartement de Mme de Meuvaines.

"Allons! se dit le jeune homme, je parlerai devant ces dames. Aussi bien n'arriverais-je à rien avec ce maudit bavard."

Mais la mine austère de Mme de Meuvaines ne l'encouragea point. Il sentit croître son embarras, se promit de parler plus tard et reçut silencieusement l'accolade que lui octroya cette personne rigide, cependant que sa conscience le maltraitait fort et lui reprochait de ne point remplir sa mission. Et le peu de courage qui lui restait pour s'y résoudre s'évanouit devant la soudaine apparition de Mlle de Meuvaines, qui lui faisait la révérence, modeste et les yeux baissés, avec une moue délicieusement mutine. (A suivre)

## COURRIER DE LA MODE

Le flot de la nouveauté a rompu les digues; toutes les étoffes destinées à confectionner nos parures s'amoncellent avec une extraordinaire variété sur les comptoirs des grands magasins. Jamais cette variété n'a été plus complète. Ce qui s'accroît surtout, c'est la légèreté, la souplesse des tissus désapprêtés. Beaucoup de rayures, de quadrillés, comme disposition. On est moins à l'uni. Les voiles de laine, les voiles de soie ont des rayures assez larges et bien nettes. C'est ce qu'on appelle le "pékiné". Beaucoup de blanc et noir; des rayures noires en impression sur blanc se répètent dans tous les tissus transparents, en soie, en laine, en coton. Les soies japonaises ont la plus grande vogue.

Le costume tailleur en grosse toile de soie japonaise, très soyeuse, est destiné à avoir toutes les faveurs de la haute élégance, bien que le tissu



ELEGANCE DU SOIR

Robe de tulle noir pékiné par des entredeux de dentelle broderie de jais et pallettes au corsage et au bas de la jupe. Les manches sont également rayées d'entredeux. Dans les cheveux une couronne de gui, convient à merveille pour une beauté blonde.



ELEGANCE DU JOUR

Robe en drap mauve garnie de biais de drap rayé noir et mauve. Petite veste croisée sous un gros noeud de velours noir.

soit de lui-même assez fruste. Ce sont des soies naturelles du Japon que l'on importe tissées à l'état brut et que l'on teint ensuite. On lui donne tous les coloris. Cela habille à merveille et remplace le drap pour le genre courant.

Les blouses les plus élégantes se font blanches, en tissu fin ou épais, en dentelles plus ou moins fines ou plus ou moins vraies. On fait beaucoup de mélanges, dentelles et tissus fins pour les encolures et les manches; dentelles et tissus plus épais pour les parties peu froncées. On voit aussi beaucoup de blouses très

élégantes composées de blanc et de noir. Les tulles lavables à pois, à dessins, les laizes de Valenciennes, les linons brodés à jour font les blouses les plus nouvelles. On y voit de très grandes recherches et combinaisons de plis, de jours, d'incrustations de dentelles ou de broderies, qui en font de véritables petites merveilles.

Les blouses de voile incrustées d'Irlande, sont d'un très bon usage avec les ceintures en cuir blanc; on les porte sur toutes les jupes, ce qui constitue un grand avantage.

Le luxe et la variété des ceintures est infini. Le ton du chevreau blanc est délicieux. La peau se prête aux ceintures plissées avec boucles d'or genre ancien. Beaucoup de ceintures



POUR LA PROMENADE

Erotteur élégant en drap à carreaux noir et blanc. La jupe est plissée. Petite veste en drap cuir avec revers en panne avec même bon chapeau teinté cuir, plumes fantaisies cuir et vert.

aussi en tissu élastique chargé de broderies et de pailletage qui s'attachent devant avec de hautes appliques. Très jolies aussi en taffetas drapé doublées de peau, ce qui donne le maintien nécessaire. Ou bien dans l'ordre négligé, des ceintures de daim gris ou fauve.

De nouveaux gants semblent devoir plaire beaucoup cette saison. Ce sont des gants de Suède gris ou nuance cuir, blancs ou noirs, qui couvrent le poignet et qui s'achèvent par une longue mitaine de dentelle de même ton montant jusqu'au haut du bras. Le gant fané, on enlève la mitaine pour la poser sur une autre paire de gants. C'est un système économique dont l'idée est pratique, le bras étant à l'abri. L'ensemble ne manque ni d'élégance ni de grâce.

On portera volontiers de pareils gants. L'abondance des gants en tissu est innombrable, ce qui fait supposer qu'on en porte beaucoup. Le prix des gants de peau chaque jour plus élevé, oblige un grand nombre de femmes à y renoncer. Les gants de fil ont un avantage, ils sont légers, et facilement lavables, ce qui les rend précieux en voyage.

Les deux premiers dessins de cette page nous montrent deux jolies toilettes dans la note nouvelle: Celle de gauche est une jupe de satin Liberty quadrillé noir et blanc, portée avec une blouse de dentelle garnie de bandes de Liberty noir.

Cette robe d'un effet très chatoyant est très distinguée; elle peut se faire de façon beaucoup plus simple.

La même robe faite en voile ou en petit drap sera bien moins coûteuse, et aura tout de même beaucoup de chic, mais alors je conseillerais de faire la garniture du corsage en faille ou en taffetas noir, car le satin Liberty paraîtrait trop brillant auprès de la matité du lainage. J'insiste particulièrement sur la nécessité de choisir un carreau bien net et assez large, car on porte peu de tout petits carreaux. Le carreau d'environ 1-2 pouce me semble une bonne dimension; elle ne peut être désavantageuse pour aucune taille.

La toilette de droite est plus élégante et de caractère plus tranché. C'est une robe en voile de soie blanche à rayures satinées mauves. Ces larges rayures sont extrêmement chics, et comme je le disais déjà plus haut, sont le dernier cri de la mode.

PARISIENNE

PETITE SECRETS

Pour soutenir les cols de dentelle. Toutes les femmes connaissent l'inconvénient des cols en dentelle qui se plissent autour du cou. Pour l'éviter, avec un fin laiton de la teinte de la dentelle, souligner tous les dessins, d'une façon invisible, en le cousant dans les dessous les plus épais, sans couper le laiton en hauteur et en largeur. La dentelle se trouvera soutenue sans que l'artifice des redresseurs de col baleinés se voie à travers les transparences de la dentelle.

Pour les fonds de jupe. — On sait que les fonds fourreau de robes souples et légères se font en satin souple ou en taffetas; pour que ce fond tombe bien droit et ne remonte pas sur le jupon, on met à la tête du plissé qui termine ce fourreau, un cordon de petits plombs le faisant bien droit.

On trouve ces petits cordons garnis de plombs chez tous les fournisseurs de matériaux pour les couturières.

NOS OMBRELLES

On fait de charmantes ombrelles en toile de toutes les couleurs et de tous les tons, montées sur des cannes recourbées à crochet, ce qui les rend faciles à porter. Elles sont soutachées et brodées de petits nœuds de coton d'une façon ravissante et originale. D'autres sont en taffetas simple à bord ourlé. On fait aussi des ombrelles en batiste ourlées à jour comme des mouchoirs de poche et brodées d'une petite Valenciennaise, aussi des ombrelles en toile destinées à être portées avec les jolies robes de mousseline et de toile.

Une idée charmante pour une ombrelle très habillée en moire blanche, est de la doubler en taffetas bleu, ce qui protège les yeux et fait un délicieux transparent.



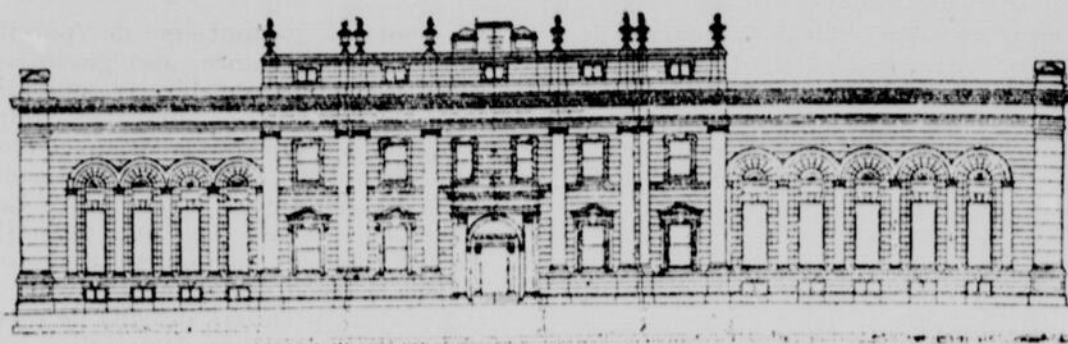
## PROPOS DU DOCTEUR

### PREMIERS SOINS A DONNER A UN BLESSE

(Ecrit spécialement pour le Monde Illustré)

Je n'aurai en vue dans cette première causerie que les blessures des membres de beaucoup les plus fréquentes dans les ateliers. Une blessure si petite qu'elle soit presque toujours saigne et peut toujours, si elle n'est pas bien traitée dès le début donner lieu à ce qu'on appelle communément, un empoisonnement du sang. Le saignement d'une plaie ou hémorragie peut presque toujours être arrêté en appliquant un pansement sur la plaie et en comprimant à travers le pansement le point qui saigne, surtout si le sang qui coule a une couleur noire. Si le sang est rouge, qu'il s'écoule en abondance, en grande abondance, ne perdez pas la tête, car vous pouvez vous-mêmes arrêter la perte de sang en apparence la plus grave par le moyen le plus simple. Faites ce qui viendrait à l'idée du premier venu s'il voulait arrêter un jet d'eau s'écoulant d'un tube de caoutchouc: il mettrait le pied sur le tube, au lieu du pied mettez la main, au besoin les deux mains, et serrez le membre qui saigne au-dessus de la plaie, puis comme vous ne pouvez demeurer indéfiniment dans cette position, demandez de suite une paire de bretelles ou une courroie de pantalon, passez la autour du membre et à l'aide d'un bout de bois faites un tourniquet et serrez comme on sert une gerbe de blé ou de foin, jusqu'à ce que le sang s'arrête de couler.

Le blessé aussitôt après que l'accident sera survenu aura été couché par terre de tout son long ou sur une table en maintenant le membre



### EMBELLISSEMENT DE RIDEAU HALL

Il est entendu que Rideau Hall sera embelli et surtout agrandi.

Le gouvernement a affecté à cet effet une somme de cent mille piastres. Des devis ont été demandés

qui saigne relevé de façon que la plaie soit plus haute que la tête.

Si le blessé s'évanouit ne faites rien pour le ranimer, cet évanouissement est la meilleure chose qui puisse lui arriver. Il faut en effet savoir que l'évanouissement en diminuant les battements du cœur et la pression du sang dans les vaisseaux par elle seule suffit souvent à arrêter une hémorragie. Nombreux et bien connus des médecins sont les cas de blessés sur le champ de bataille qui, abandonnés de tous seraient morts d'hémorragie si ils ne s'étaient pas évanouis.

L'empoisonnement du sang provient presque toujours de ce que la plaie, aussitôt après l'accident, a été pansée avec des linges sales. Il importe donc avant tout de savoir ce que en médecine on appelle un linge sale et un linge propre. La définition est aussi facile à donner qu'à retenir: un linge propre est un linge qui vient d'être bouilli pendant au moins 5 minutes. Et comme il est beaucoup plus dangereux de mettre des linges sales sur une plaie que de ne rien mettre du tout, il faut absolument en présence d'un blessé savoir attendre les 5 et 10 minutes né-

cessaires pour faire bouillir un peu d'eau, y jeter 4 à 5 mouchoirs qui une fois bouillis serviront à faire le pansement. Pendant ces minutes d'attente le blessé sera couché par terre ou sur une table comme je l'ai dit, et l'hémorragie sera arrêtée provisoirement.

Notre gravure n'est que la reproduction du plan officiel des agrandissements de la résidence vice royale.

Deux conseils en terminant. Lavez-vous toujours les mains avant de faire un pansement ou de toucher à une plaie. Relevez vos manches et lavez vos mains jusqu'au coude avec de l'eau, du savon et une brosse si possible et ne craignez pas de frotter dur.

Obtenez de vos patrons que dans chaque usine ou chaque établissement ou un accident est toujours possible il existe une boîte contenant tout ce qui est nécessaire pour un premier pansement. C'est de cette boîte dont je vous parlerai dans ma prochaine causerie.

Dr M.

Je me suis engagé vis à vis de la direction de ce Journal à écrire sous ce titre une série d'articles, ayant un caractère essentiellement pratique et à la portée de tous. Je me suis engagé d'autre part à répondre, dans la mesure du possible, à toute demande ayant un caractère médical et qui me sera adressée directement au journal. Dr M.

### LA NAISSANCE D'UNE VILLE CANADIENNE

Les environs de la ville de Gowan, Saskatchewan, situé sur la fameuse "Last Mountain Valley", n'était encore, au mois de septembre de l'année dernière que des terres en culture.

Malgré l'extrême rigueur du climat, les opérations de construction



Le "Ross Homestead," lieu favori des voyageurs entre Strassburg et Gowan

ont été menées énergiquement depuis ce temps.

A peu près tous les commerces sont représentés dans cette ville. La santé publique est confiée d'un gradué de McGill. Dans quelques mois une église sera bâtie.

Chaque article employé en ville a dû être transporté de Strassburg éloigné de vingt milles.

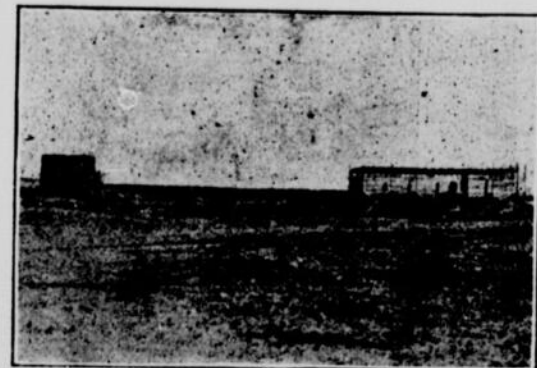
Les matériaux de construction et les machines pour édifier un élévateur, ayant une capacité de 38,000 boisseaux de blé ont été transportés de Strassburg à l'aide d'attelages, le thermomètre marquant de 20 à 50 degrés au-dessous de zéro. Cette bâtisse était terminée et prête à recevoir les grains en février dernier. En moins d'un mois elle était complètement remplie. Cinq mille boisseaux y rentrèrent dans un seul jour.

La première photographie de la rue principale (prise en octobre 1906) côté est, contraste tout à fait avec la vue de la même rue, côté ouest, prise cinq mois plus tard.

Les lots sur cette rue, vendus en octobre dernier \$250.00, sont maintenant à vendre \$500.00 et il est même difficile de les obtenir à ce prix.

L'hôtel récemment aménagé peut se ranger parmi les meilleurs de la ligne du Pacifique Canadien.

Des projets de construction d'une école sont à la veille d'être réalisés.



Rue principale de Gowan, lorsqu'il fut décidé de fonder une ville parmi les blés. Cinq mois plus tard la rue a un aspect différent, des maisons sont bâties.

d'animal s'effala au milieu de la tente dans un concert de vociférations.

Le claquement de deux giffles que l'on applique rompit le silence glacial qui avait suivi les cinq détobations.

—Vieille citrouille ! vieille chaussette !

—Vous n'êtes qu'une furie ! une véritable furie, madame !

Une autre giffle plus retentissante que les deux premières s'appliqua sur la figure de M. Ricochet, et Mme Sigouard, car c'était elle, se campa écumante, devant le vieux secrétaire.

Quand le baron ouvrit les yeux, un spectacle inattendu s'offrit à sa vue.

Au centre de la tente le chameau gisait raide mort.

Voici ce qui s'était passé.

A quelque distance du campement, le chameau, entêté comme une mule, avait refusé d'avancer ou de s'agenouiller. Son cornac essaya en vain tous les moyens de persuasion. Les menaces, les coups, rien n'y fit : la bête restait immobile, figée.

—Attends, dit Sidonie à son mari, et avec une longue épingle qui retenait sa casquette à son chignon, elle piqua l'animal.

L'effet fut immédiat, désastreux.

Le chameau bondit, renversa l'hindou, sortit du bois et pénétra comme un bolide dans la tente du baron.

Maintenant le coup d'œil était horrible à voir.

Rendu furieux par les soufflets, M. Ricochet s'était rué sur Mme Sigouard et tous deux solidement enlacés roulèrent sur la pile de tapis sous laquelle le baron Dimono se tenait blotti.

On entendait ces cris :

—J'étouffe ! au secours ! de l'air !

—J'ai ta peau !

—Attrape, vipère !

Quand les hindous rentrèrent dans la tente, ils trouvèrent M. Ricochet tenant d'une main son

nez tuméfié et de l'autre son pantalon dont les bretelles étaient restées en la possession de Mme Sigouard.

#### CHAPITRE V

Le lendemain dès l'aube, la petite troupe se remit en marche, mais la mort du chameau avait modifié singulièrement le système de transport des voyageurs.

Sur le seul éléphant se trouvaient véhiculés maintenant tous nos explorateurs. Sur le cou de l'animal, derrière le cornac, M. Ricochet avait le premier pris place, l'œil droit encore recouvert d'une forte compresse d'arnica. Dans le palanquin se trouvaient serrés comme des harengs le baron Simono et les deux Sigouard. Devant et derrière le pachyderme cheminaient à pied la petite toupe d'hindous proposée à la sécurité de l'expédition.

Le baron Simono paraissait atterré du début de son voyage, et de temps à autre des paroles aigres s'échappaient de ses lèvres à l'égard de ses compagnons de route :

—Ça commence bien ! On n'a pas idée d'avoir à son service des gens pareils.

M. Ricochet crut devoir protester :

—Je vous prie de croire, monsieur le baron, que ça n'a pas à moi !

—Taisez-vous, monsieur, taisez-vous, rugit le baron, tuer un chameau de douze cents francs, et se battre avec une femme comme un chiffonnier, vous avouerez franchement que c'est tout bonnement une honte, et il ajouta avec un rire amer : d'ailleurs madame Sigouard n'a rien à vous envier, car en la circonstance, elle s'est conduite simplement comme une marchande de poisson !

(A suivre)

# La Tiare de Salomon

ROMAN HÉROI-COMIQUE, PAR

Paul de Martigny et Raphael Viau

#### PREMIERE PARTIE

#### CHAPITRE I

Le premier juin de l'année 1897 au deuxième étage d'un splendide hôtel des Champs Élysées un homme frisant la soixantaine, se promenait avec agitation, un papier jauni à la main, dans un cabinet de travail luxueusement meublé.

Cet homme qui était gros, court, blême et chauve, interrompait toutes les cinq minutes sa promenade fébrile pour appuyer un doigt émevéré sur le bouton d'une sonnette électrique ce qui aussitôt faisait apparaître un domestique solennel.

Et ce court dialogue avait lieu entre le maître et le valet :

—Monsieur Sigouard est-il là Hyacinthe ?

—Pas encore monsieur le baron.

—Très bien, aussitôt qu'il arrivera vous me préviendrez.

Le valet disparaissait.

Le baron Simono chez qui nous pénétrons par ce bel après-midi de mai, était cité dans la haute société avec orgueil et vénération. Son cabinet de travail qui tenait à la fois du musée et de la boutique de brocanteur, annonçait tout de suite qu'on se trouvait, à n'en point douter, chez une des gloires de la science.

Dans tous les coins, sur toutes les consoles, sur tous les fauteuils s'accumulaient des quantités incroyables d'objets

bizarres portant des étiquettes collées ou clouées.

A gauche du bureau, baillait une immense baignoire en cuivre rouge, bosselée comme si on l'avait retirée d'une catastrophe de chemin de fer.

A droite du bureau sur un socle de marbre reposait une énorme brosse en bois jaunâtre, veuve de ses poils.

De la baignoire surgissait un piquet, supportant l'écrêteau suivant :

Baignoire ayant appartenu à Louis Ier dit le Débonnaire,

Roy de France.

Né en 778, mort en 840.

Une petite pancarte placée sur la brosse, portait l'indication ci-dessous :

Ustensile de toilette,

Provenant de la succession de la Marquise de Montespan,

née en 1641, morte en 1707.

Juste au milieu de la rosace du plafond, une momie grimaçante d'enfant, tournoyait lentement, au bout d'une chaînette de cuivre.

Sur le ventre du petit cadavre noirâtre et desséché se lisait l'inscription suivante :

Momie authentique de  
PYLO

Fils de Pylade et d'Electre,

Mort à l'âge de huit mois.

Et enfin sur une tablette faisant le tour de la pièce, s'alignaient des milliers de vieilles bottes et de vieux souliers de toutes dimensions, ayant eux aussi collée sur le cuir, une étiquette explicative.

(Souliers de mariage de Thomas Morus, Grand Chancelier d'Henri VIII, Roy d'Angleterre ; sandales que portait Léonidas premier, Roy de Sparte, au moment exact où il perit aux Thermopyles ; mules de Léon premier, dit le Grand-Pape, mort en 461, etc., etc.)

Depuis des années, dans toutes les bibliothèques graves, les livres du baron Simono occupaient la place d'honneur. Enormes, débordants d'annotations, ils attiraient tout de suite l'œil par leurs titres :

« Précis complet de l'art du fabricant de cure-dents en os de daim, sous le régime de Ptolémé philopator ». « Histoire anecdotique de l'utilisation de l'huile de ricin pour la conservation de la viande d'ânesse chez les Hébreux, depuis la destruction du temple de Jérusalem, jusqu'à nos jours ».

Mais de l'avis de tous, l'œuvre maîtresse du grand savant Simono c'était incontestablement son ouvrage sur « L'influence des caleçons en poils de rat musqué sur l'hygiène des Hébreux, au temps de la persécution d'Antiochus Épupator ; et ce dernier travail venait de plonger le monde scientifique dans une émotion considérable.

Ceci dit, reprenons notre personnage que nous avons laissé parcourant à grands pas son cabinet de travail, un parchemin à la main.

La lecture de ce parchemin jauni par les ans, semblait à l'œil du baron Simono presque autant que l'attente du visiteur retardataire répondant au nom de Sigouard.

A haute voix sans interrompre sa marche, le baron Simono lisait ce papier, avec des yeux hors de la tête, et en coupant cette lecture d'exclamations et de petits cris enthousiastes.

Écoutons-le :

—L'an 4130 de la création du monde, clamait-il, après la destruction du second temple par

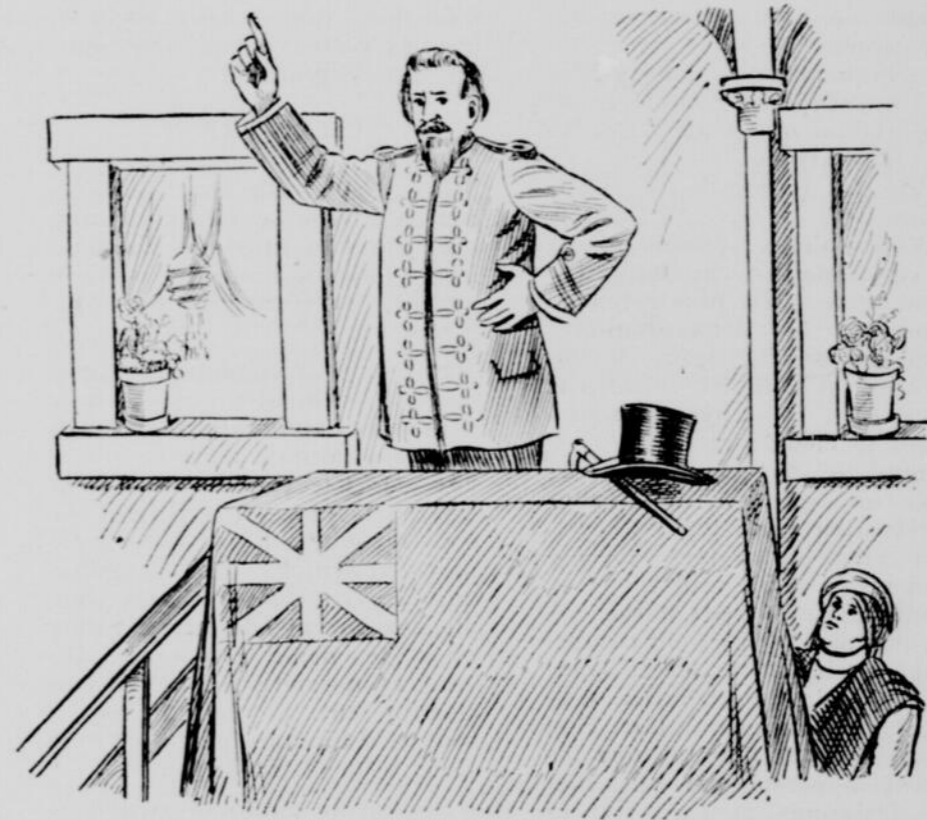
Titus, soixante-dix mille ou quatre-vingt mille israélites pénétrèrent jusqu'à la côte de Malabar. Le roi Shéram-Hérimal les accueillit et leur donna la ville de Crancanor. Ces israélites avaient apporté une tiare d'une grande valeur historique, dont se servaient les lévites dans le temple, seulement aux jours de grandes fêtes, et tour à tour s'en coiffaient, (s'interrompant) une tiare ! pourquoi cette tiare conservée avec tant de soins ?... cinq mois que je me pose cette question. Cette tiare est-elle réellement comme je le pressens celle dont le grand Salomon aimait à se coiffer, celle qui lui servit pour recevoir en grande pompe sa bien-aimée, allée et amie, la reine de Saba ! Oui, je le sens ! c'est elle ! tout me le crie, jamais on ne l'a retrouvée, et puis si l'on conservait si précieusement cette tiare, si les lévites s'en coiffaient avec tant d'acharnement, c'est qu'à leurs yeux elle avait certainement la plus grande valeur historique.

Févreusement le baron reprit sa lecture :

« Cette tiare qui, je crois, remonte à la plus haute antiquité a été retrouvée par Mosée de Salam, qui l'a enfouie, à la suite de graves circonstances sous la septième dalle d'un temple sacré de l'Inde, le temple d'Amber, à Djépour ».

Le baron s'interrompit de lire à nouveau.

—Mosée de Salam, le célèbre rabbin qui visita la côte de Malabar en 1686 ! plus de doutes, cette tiare est celle de Salomon. Il est vrai que Mosé n'affirme rien, mais c'est tout comme... maintenant y est-elle toujours sous la septième dalle du temple ? voilà ce qu'il faudrait encore savoir, et je n'en sais rien. C'est très joli d'aller la rechercher mais Djépour n'est pas précisément à deux pas, c'est dans l'Inde, et un pareil voyage à mon âge... voyons ! oui ou non dois-je ?...



Le bruit s'apaisa soudain, et un salutiste les bras galonnés prit la parole

bes comme un âne qui rue, que si ça continue nous arriverons paralysés à Djépour.

—Et par dessus le marché, je viens d'apprendre par nos guides que les environs sont infestés de brigands et de bandits, continua tristement le baron.

—Dites plutôt des sauvages ! gémit le vieux secrétaire.

Le baron eut un geste désespéré, puis :

—Oui des sauvages, et d'une férocité inouïe à ce que l'on dit.

Des cris effroyables lui coupèrent la parole :

—Ça y est ! fit M. Ricochet très pâle, mais résolu. Les voilà les féroces sauvages. Préparons-nous au moins à vendre chèrement notre vie.

Et il tira un revolver de sa ceinture.

Réfugié sous un énorme paquet de couvertures, le baron murmura :

—Sauvez-moi, mon ami, et je

double vos appointements : où est Sigouard ?

—Je l'ignore, monsieur le baron.

—Appelez les deux cornacs !

M. Ricochet se blottit à l'entrée de la tente, le revolver au poing.

Les cris effrayants se rapprochaient de plus en plus. Selon toute probabilité les bandits ne devaient plus être qu'à quelques pas.

On entendit un galop furieux.

A l'entrée de la tente M. Ricochet attendait frissonnant, mais immobile ; les cornacs étaient venus se grouper autour de lui.

Subitement, une masse velue fit irruption dans la tente, renversant les cornacs.

A l'assassin ! glapit dans la nuit une voix déchirante de femme.

Cinq détonations retentirent aussitôt. Et un grand corps

geurs ne restèrent que juste le temps nécessaire pour former une caravane composée d'un chameau, d'un éléphant, d'un guide et d'une dizaine de serviteurs.

De tous côtés, ce jour-là, dans l'hôtel où était descendu le baron Simono, des serviteurs hindous allaient et venaient très affairés, au milieu de valises, de caisses et de ballots de toutes dimensions.

Solidement harnaché, ayant sur le dos une sorte de niche carrée recouverte d'une toile à voile, un éléphant, s'éventant de ses longues oreilles, attendait devant l'hôtel.

Dominant le tumulte, on entendait la voix essoufflée de Simono qui donnait des ordres et s'informait à la hâte :

—Le chameau est-il arrivé ? c'est curieux ! je ne le vois pas, ce chameau.

Oscar le rassura :

—On est en train de le charger dans la cour, monsieur le baron ; nous sommes prêts à partir. Sidonie elle-même n'attend plus que le signal du départ.

Mme Sigouard, en effet, s'avavançait vêtue d'un "complet cycliste" et la tête recouverte d'une casquette plate.

On venait de charger l'éléphant et à côté de la lourde bête, le chameau qu'on venait d'amener et sur lequel devait monter le couple Sigouard, attendait agenouillé en balançant sa longue tête indolente. Près des bêtes, les conducteurs, deux superbes hindous, un jeune et vieux, mâchaient philosophiquement des feuilles de bétel.

En quelques instants le baron Simono et M. Ricochet, sa mandoline du temps de Crésus en bandoulière, furent installés dans le palanquin.

Quelques minutes après, la troupe dépassa les dernières habitations de la ville. Les époux Sigouard étaient juchés sur le chameau et malgré l'allure fatigante de la bête, ils

discutaient avec animation sur les bénéfices que pourrait leur rapporter ce lointain voyage à travers l'Inde mystérieuse.

Le seul ennui du couple était la présence à leurs côtés du digne secrétaire de leur oncle durant le long voyage qu'ils allaient entreprendre.

Evidemment, M. Ricochet allait leur créer des ennuis et des déceptions. Cette âme droite se revolterait à la moindre infamie perpétrée par eux contre leur oncle.

—Tu aurais dû donner à entendre à notre vieil imbécile d'oncle, avant notre départ de Paris, que la présence de son secrétaire ne lui était d'aucune utilité, et qu'à nous seuls, nous étions amplement suffisants pour le protéger, fit Mme Sigouard.

—Il n'a rien voulu entendre...

—C'est ce qui m'inquiète, reprit Mme Sigouard, qui, après un instant continua :

—Et puis il le croit, avec raison du reste, absolument dévoué. N'importe je me console en pensant que Ricochet est aussi bête qu'honnête.

—Hum !... pas si bête que ça : naïf, oui je ne dis pas... fit Oscar en secouant dubitamment la tête.

—Alors il faudra le mater une bonne fois, gronda Sidonie en fronçant ses sourcils noirs.

Le soir, nos voyageurs campèrent à Raipour, petit village situé à quelque vingt milles d'Ahemedabad.

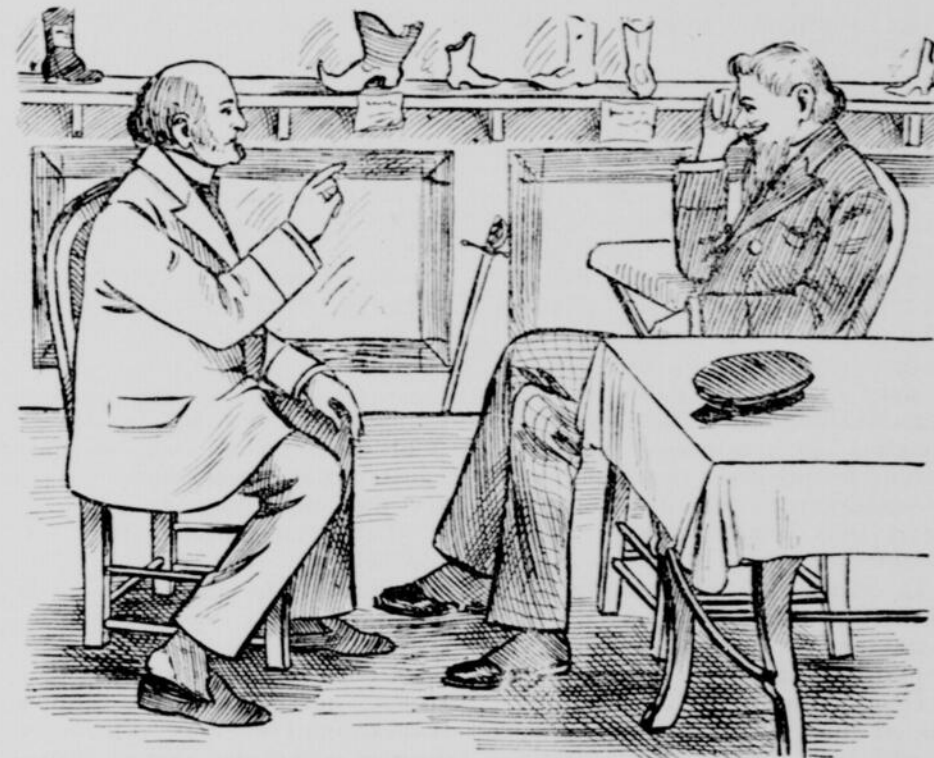
C'était la première nuit que nos explorateurs allaient passer à la belle étoile.

On dressa deux tentes.

Engourdi par ce mode de locomotion nouveau pour lui, le baron Simono était descendu de son éléphant en bougonnant :

—Satanée bête ! murmura-t-il en se frottant les reins et les cuisses, satanée bête ! je suis moulu, brisé, rompu...

—Il est de fait, monsieur le baron, soupira douloureusement Ricochet, en secouant les jam-



Connaissez-vous, mon neveu, la tiare de Salomon

Une minute le vieux savant s'absorba dans la contemplation de son parchemin, puis continua à monologuer :

—Ce serait pour moi une jolie fin de carrière !... Avoir retrouvé la fameuse tiare de Salomon quelle gloire ! Tous mes collègues de l'Institut en prendraient la jaunisse !... Allons, allons ! n'hésitons plus, toutes réflexions faites je vais tenter l'aventure, et ce sera du reste une excellente occasion de visiter l'Inde que je ne connais pas.

Il frappa sur son bureau un grand coup de poing qui affirma sa résolution et fit tressaillir son encrier : "C'est dit, j'irai et j'emène avec moi mon neveu Sigouard. Et, ricanant :

—D'ailleurs, je lui dois bien ça à ce pauvre garçon, puisque c'est en somme à lui si je suis en possession de ce précieux parchemin. Animal de Sigouard, s'il se doutait de la valeur du trésor qu'il m'a don-

né, ça me coûterait gros, et comme il m'a déjà dépouillé en six ans de plus de trente mille francs en folies de jeunesse, je me garderai bien de lui en parler.

Deux heures sonnèrent.

Au même moment le valet de chambre annonça :

—Monsieur Oscar Sigouard !...

—Ah ! enfin, faites entrer fit vivement le baron.

Un individu aux allures d'échassier, franchit aussitôt la porte, avec un large sourire aux lèvres.

D'un geste plutôt protecteur qu'aimable, le baron Simono désigna un siège à l'arrivant :

—Asseyez-vous, mon neveu.

—Sapristi, répondit le nouveau venu, en se jetant dans un fauteuil, je suis positivement claqué et j'ai besoin sérieusement de sentir quelque chose d'un peu mou, sous mon séant !

C'était un grand gaillard, ce monsieur Sigouard, tout en jambes et en bras, des bras au

bout desquels pendaient des mains phénoménales pouvant ensercler de leurs cinq doigts, sans difficulté, la tête d'un veau de trois semaines.

Quand à la figure du personnage, imaginez une boule aplatie à sa partie supérieure et sur laquelle aurait poussé une épaisse toison de chanvre roux. Des yeux gris-verdâtres, placés obliquement à la façon des vipères, un nez écrasé, une large bouche, dont les commissures remontaient vers des oreilles longues et minces, complétaient le portrait de celui que le domestique venait d'introduire sous le nom d'Oscar Sigouard.

Le costume du sieur Sigouard n'était point de ceux qu'on peut voir au balcon de l'Opéra les soirs de gala.

Une casquette jadis noire, et un complet à carreau écossais, semblaient crier par une foule d'accrocs de toutes les grandeurs, leur incontestable droit à une prompte retraite. Enfin une paire d'espadrilles effilochées achevaient de donner à leur propriétaire l'aspect d'un particulier qu'on ne serait pas heureux de rencontrer place Sainte-Geneviève, entre deux et trois heures du matin.

Oscar Sigouard semblait subir l'examen de son oncle avec une tranquillité sereine, qui ne s'altéra nullement quand celui-ci prononça ces mots :

—Connaissez-vous mon neveu, la tiare de Salomon ?

Oscar Sigouard eut seulement un éclair de joie dans les yeux, éclair promptement dissimulé :

—La tiare de Salomon, mon oncle ? fit-il, en ayant l'air de sortir des nues.

—Oui, mon ami, reprit le baron Simono, la tiare de Salomon !... Vous savez bien la fameuse tiare, dont se ceignit crâne, le Grand-Roi pour recevoir son amie et alliée la Reine de Saba.

Le baron prit un temps, puis continua :

—Eh bien, mon neveu, cette fameuse tiare n'est pas perdue !

—Ah vraiment ! ricana Oscar Sigouard, et bien ça m'est égal, et si c'est pour me dire ça mon oncle, ce n'était guère la peine de me déranger.

Et le regardant dans les yeux :

—Car je ne suppose pas mon oncle que vous avez envie de m'envoyer la rechercher ?

Le baron se leva solennel :

—C'est ce qui vous trompe, mon neveu, c'est justement pour cela que je vous ai fait venir, dit-il froidement.

—Mais mon oncle !

—Le baron coupa la parole à son neveu :

—Quel est le chiffre exact de votre fortune à l'heure actuelle, Oscar ?

—Douze francs cinquante centimes, net, mon oncle, douze francs, fruit de mes labeurs et de mes économies, gémit le neveu.

Le baron lui posa la main sur l'épaule :

—Voulez-vous gagner cinq cents francs par mois à partir d'aujourd'hui, Oscar ?

—Les yeux d'Oscar Sigouard brillèrent :

—Si je le veux oncle vénéré Si je le veux ! Mais pour ce prix-là j'irais chercher votre tiare jusque sur le plus haut des pics de l'Himalaya.

—Je m'en doutais, fit le baron, en appuyant le doigt sur sa sonnerie électrique.

Le valet de chambre qui avait introduit Oscar Sigouard parut de nouveau.

—Monsieur Ricochet est-il là ? demanda le baron.

Et sans attendre de réponse le baron ajouta :

—S'il est là priez-le de venir me parler dans cinq minutes, vous m'entendez, dans cinq minutes, pas avant.

Quand le valet fut sorti, le baron Simono se tourna vers son neveu :

—Je vous prie, cher ami, dit-il, de me prêter maintenant



Bientôt " La Mouette " passa devant une immense haie de cocotiers

ment à narrer le soi-disant sinistre de ses frères de Paris.

—Et maintenant, mes chères sœurs et mes chers frères, ajouta-t-il, je me permettrai de faire le vœu de l'assistance pour recevoir de vous l'obole destinée à faire reconstruire l'immeuble où se réunissaient à Paris, il y a trois mois à peine, hélas ! vos infortunés frères et sœurs de France !

Une demie heure après, dans la nuit étoilée embaumée de la lourde senteur des palmiers et des santals, Sigouard et sa femme se dirigeaient rapidement dans la direction de leur hôtel. On entendit ceci :

—Combien de bénéfice en tout Oscar ?

—Deux cents francs au moins mon petit chat, crois-tu que je les ai assez roulés les salutistes avec mon histoire d'incendie !

—Tu es un ange, mon Oscar,

roucoula amoureuxment Madame Sigouard, en plaquant un furieux baiser sur la bouche de son conjoint.

—V'là comme je suis, ma chatte aimée, répliqua simplement Sigouard.

Quelques minutes plus tard, très fatigués, Sigouard et sa femme s'endormaient dans la paix d'une conscience pure.

#### CHAPITRE IV

Le lendemain, à la première heure, le baron Simono, Oscar Sigouard et sa femme, ainsi que M. Ricochet, montaient dans un des wagons du chemin de fer qui depuis quelques années relie Bombay à Baroda, capitale du royaume de Guicowar et de là, sans incident digne d'être noté, nos voyageurs arrivèrent à Ahmedabad.

Dans cette ville nos voya-

La nuit commençait à tomber quand Ricochet, tenant sous le bras une gigantesque mandoline, qu'un brocanteur venait de lui vendre en lui affirmant qu'elle datait du temps de Crésus, fut arrêté par un rassemblement de gens qui se bousculaient pour entrer dans une sorte de grande boutique.

Sur les panneaux de la devanture, était collée, rédigée en anglais, une affiche flamboyante:

Aimons-nous.  
Ce soir à huit heures,  
Sermon Évangélique  
sur  
La Charité.  
Par le brigadier Adamastor  
Entrée: Un shilling.

Devant l'entrée, deux grands diables de salutistes criaient comme des sauvages :

—Are you saved?  
—Are you fighting?  
—If not why not?  
—When de you intend to get saved?

Ce qui en français veut dire:  
—Etes-vous sauvés?  
—Luttez-vous ?  
—Sinon, pourquoi ?  
—Quand avez-vous l'intention de vous occuper de votre salut ?

Dans l'intérieur on entendait un vacarme effroyable de clairons, de grosses caisses et de trombones.

—Ma foi, dit Ricochet, il ne sera pas dit que je me refuserai une petite distraction, et il se coula timidement dans la salle, où il prit place près de la porte de sortie.

Au moment même la cérémonie commençait: sortis de derrière un rideau vert, des salutistes armés de divers instruments de musique, commencèrent par produire un tintamarre indescriptible.

Le fracas s'apaisa soudain, et un salutiste, les bras ornés des galons de sergent, prit la parole :

—Mes frères et mes soeurs, je vais avoir l'honneur de vous

présenter à l'instant le délégué général des salutistes de France, le brigadier Adamastor, qui vient parmi nous, pour implorer notre pitié. Un incendie déplorable a réduit en cendres l'immeuble des salutistes de Paris. Je cède la place au brigadier Adamastor, qui va vous raconter lui-même les péripéties de la conflagration.

A ces mots, un être dégingandé à cheveux blancs filasse, revêtu d'un costume de mi-carême s'avança sur la scène :

—C'est pas Dieu possible ! c'est le sieur Sigouard ! s'exclama M. Ricochet interloqué. En même temps il reçut d'une vieille anglaise un vigoureux coup de parapluie sur les tibias qui lui coupa la parole.

C'en fut assez, pour iaire fuir le doux et timide Ricochet qui reprit en hâte le chemin de son hôtel.

—Comment se fait-il que ce Sigouard soit devenu tout à coup salutiste et qu'il soit connu de plus à Bombay sous le nom extraordinaire d'Adamastor ?

Si M. Ricochet était resté quelques minutes de plus il aurait assisté à un curieux spectacle.

Dans un anglais émaillé d'un certain nombre de mots d'argot parisien, le sieur Sigouard dit Adamastor commença ainsi son discours dès le départ de l'honnête secrétaire :

—Mes cher frères, mes aimables soeurs, c'était au cours d'une mémorable conférence donnée par votre serviteur que le sinistre dont on vient de vous parler a éclaté. Ah! cette date, ce 29 juin fatal! je m'en souviendrai toute ma vie. Les flammes nous entouraient de toutes parts! D'un bras vigoureux je saisis la vigoureuse caporale Zoé Tempinar ici présente, et que vous voyez si recueillie en ce moment à mes côtés.

D'un ton de plus en plus navré Sigouard continua longue-



Et M. Ricochet se disposait à rentrer sa tabatière, quand une main gigantesque s'abattit sur son bras

toute votre attention; l'homme qui va venir dans cinq minutes est mon secrétaire, c'est un parfait imbécile, mais c'est un honnête homme. Je l'ai pris à mon service par charité, il y a déjà un très grand nombre d'années. C'est lui qui sera notre compagnon pour le voyage que je veux entreprendre avec vous. Votre rôle à ses côtés et aux miens consistera à nous protéger dans l'exécution matérielle de mes projets. Dès demain nous nous mettrons en route pour l'Inde, est-ce entendu ?

—Mais ma femme, votre nièce, ma chère et adorée Sidonie, je vais donc être forcé de l'abandonner encore! murmura sourdement Oscar Sigouard.

Le baron réfléchit.

—Ah oui, votre femme, murmura-t-il... mais je ne la connais pas du tout votre femme !

Oscar prit une pose extasiée :

—C'est vrai, mon oncle, vous ne connaissez pas ma Sidonie, puisque vous n'avez jamais voulu assister à notre mariage, mais quand vous la connaîtrez! C'est un lion ma femme, pour la force et la vaillance. Au cours d'un voyage comme celui que je vais avoir l'honneur d'entreprendre avec vous mon oncle, ma Sidonie vaudrait trois hommes! Songez donc qu'elle me porte à bout de bras pendant un quart d'heure sans se fatiguer. Et jolie! mon oncle, une perle! des yeux longs comme le cours de la Seine, une

bouche d'enfant, une taille d'abeille! Ah tenez, mon oncle, rien qu'à la pensée de m'en séparer je me sens mal!

Et Oscar Sigouard laissa tomber sa tête piriforme sur sa poitrine.

—Mais pourquoi l'emmenons-nous pas votre femme! fit le baron, après une minute de réflexion.

Oscar joignit les mains :

—Comment, mon oncle, il serait possible, vous consentiriez à nous emmener!

Un léger grattement qui se fit entendre derrière la porte coupa l'enthousiasme de l'époux de la ravissante Sidonie.

—Entrez, fit le baron Simono.

Le personnage autorisé à entrer dans le cabinet de travail de Simono était un petit homme d'une cinquantaine d'années, très replet et dont la figure rose, complètement rasée était empreinte de la plus grande bonhomie.

Une ample redingote noire lustrée, revêtait un corps vigoureux. Un pantalon très étroit et de la même nuance que la redingote recouvrait de toutes petites jambes, toujours en mouvement.

—Monsieur le baron m'a fait l'honneur de m'appeler, fit le nouveau venu, en s'inclinant respectueusement.

Le baron Simono désigna à son subordonné une chaise, sur laquelle monsieur Ricochet, car c'était lui, ne crut devoir appuyer qu'une minime partie de son séant, en déclarant :

—Monsieur le baron est bien bon et je suis à ses ordres.

—Monsieur Ricochet, fit le baron Simono, en prenant une pose solennelle, depuis combien de temps êtes-vous à mon service?

—Il y a vingt-cinq ans, monsieur le baron, que j'ai l'honneur de vous prêter mon humble concours, à raison de cinquante francs par mois, nourri, logé et couché, répondit respectueusement l'interpellé.

—Eh bien, monsieur Ricochet continua le baron, je vous engage à faire vos malles au plus vite.

Le secrétaire blêmit :

—Monsieur le baron me chasse? bégaya-t-il d'une voix étranglée.

—Non, mon ami, reprit le baron, je n'ai point cette pensée, votre attachement m'est encore utile, et si je vous prie de faire vos malles, c'est que de mon côté je veux faire les miennes. Ceci dit, écoutez-moi.

Monsieur Ricochet rassuré, poussa un soupir de soulagement, tira une large tabatière en corne, de la poche de son pantalon, la frappa de trois petits coups secs du bout de l'index, l'ouvrit et y puisa une ample prise de tabac, en s'excusant timidement :

—Si je n'en offre pas à monsieur le baron c'est que je sais que monsieur le baron ne prise jamais.

Et monsieur Ricochet se disposait à rentrer sa tabatière quand une main gigantesque s'abattit sur son bras.

En même temps, une voix caverneuse, celle d'Oscar Sigouard, s'écriait :

—Minute, mon vieux! moi je n'en dis pas autant car il y a des jours où je n'ai pas devant moi deux sous pour me fourrer du tabac dans le nez.

Monsieur Ricochet devint verdâtre, tant l'attentat subit perpétré sur sa tabatière, par cet homme mal mis, l'avait terrorisé.

Le baron Simono le tira d'angoisse :

—Monsieur est un ami, dit-il, en désignant son neveu, un ami qui à la suite de revers de fortune immérités s'est trouvé très gêné ces temps derniers. C'est lui du reste, ajouta-t-il, qui aidé de Madame Sigouard, sa femme, nous secondera dans l'important voyage scientifique que je vais entreprendre.

Le vieux secrétaire s'inclina en murmurant entre ses dents :

formes et de toutes couleurs. Aussi, avant de quitter Paris avait-il soigneusement enveloppé de lustrine verte, la plus chère, la mieux aimée de ses mandolines et l'avait-il soigneusement casée dans un coin de sa malle.

Quant à M. et Mme Sigouard ils avaient trouvé moyen de se faire cordialement détester de tout le monde: passagers et matelots. Cinq ou six fois la délicieuse Sidonie s'était rendue chez le capitaine pour se plaindre de manques d'égards voire même d'impolitesse insignes. Inutile de dire que chaque fois le capitaine s'était contenté de lever les épaules.

Enfin on signala un matin les côtes de l'Inde, et tous les passagers en grande hâte étaient montés sur le pont.

Bientôt "La Mouette" passait devant une merveilleuse baie de cocotiers, doublait un immense promontoire et pénétrait en rade de Bombay.

Quelques heures plus tard, par une pluie qui subitement venait de se mettre à tomber à torrents, nos voyageurs descendaient au "European Hotel", vaste et somptueux établissement fréquenté par les officiers, les hauts fonctionnaires, les planteurs de thé de passage, et par tous les personnages de marque traversant Bombay.

A son grand désespoir le baron Simono apprit du gérant de l'hôtel, que la pluie torrentielle allait durer au moins quinze jours. Sous les tropiques, en effet, la pluie tombe ainsi pendant d'assez longues périodes avec la plus extrême violence. Les routes deviennent impraticables et même dans les villes, il est à peu près impossible d'aller à pied. Pendant une quinzaine nos voyageurs furent donc obligés de ne pas sortir de l'hôtel. Enfin, le baron annonça qu'il partirait coûte que coûte dans la huitaine, ce qui mit au désespoir M. Rico-

chet qui aurait bien voulu faire dans la ville une petite excursion: histoire de voir un peu s'il n'y aurait pas moyen de nichier quelque part une superbe mandoline d'occasion.

Un matin, le baron le fit appeler :

—Nous partons demain, lui dit-il, la saison des pluies est terminée. En conséquence, faites vos préparatifs.

Ricochet s'inclina respectueusement :

—Pourrai-je enfin être renseigné sur le but du voyage que monsieur le baron a entrepris? hasarda-t-il.

—J'allais vous l'apprendre, fit le baron. Sachez que je suis à la recherche de la tiare de Salomon. J'ai la preuve que cette tiare se trouve dans un temple, à Djépour. C'est pour faire des recherches dans ce temple que je suis parti.

—Si monsieur le baron n'a pas besoin de moi aujourd'hui, je vais profiter de l'occasion et du premier jour de beau temps pour parcourir les vieux quartiers de Bombay que l'on dit très intéressants, répondit simplement Ricochet, qui s'inclina.

—Comme il vous plaira, répondit le baron qui ajouta :

—Prévenez monsieur Sigouard et sa femme.

Au hasard des rues, Ricochet marcha, grandement effaré de la cohue énorme qui grouillait autour de lui.

C'est en effet une ville fort curieuse que Bombay, c'est le port d'embarquement de tous les peuples de la Perse, de l'Arabie et de l'Afghanistan, en même temps que le rendez-vous de départ pour la Mecque de tous les musulmans de l'Hindoustan.

Stupéfié de surprise, Ricochet voyait passer au milieu des hindous aux costumes éclatants et bigarrés, des Persans à hauts bonnets d'astrakan, des Arabes drapés de blanc, des nègres Somalis, des Chinois, des Birmanais, des Malais, etc., etc.

quinze francs sur mes appointements, gémit monsieur Ricochet. Ah ben, il commence bien mon voyage.

—Où pouvait bien être passé Oscar Sigouard.

Sur le pont de "La Mouëtte" dont les chaudières ronflaient de plus en plus, le baron ne tenait plus en place.

—Ah il débute bien mon neveu, pensait-il. Ah! il débute bien!

Un coup de sifflet retentit.

Le signal du départ!

—Ah! cet Oscar, rugit le baron!

Les chaînes des ancres retraits maintenant par les écuibiers avec un formidable bruit de ferraille. Les cabestans geignaient, forçant les cordages sur les poulis et une trépidation sourde venant des machines sous pression, commençait à faire vibrer le navire de l'avant à l'arrière.

Soudain, les yeux terrifiés, la tête nue, les vêtements en désordre, un homme bondit sur le pont, comme un lièvre poursuivi par une meute, se laissa tomber sur un rouleau de cordages en s'écriant:

—Me voilà.

—Mon Oscar, hurla madame Sigouard.

—Sauvé! râla de nouveau l'arrivant en s'épongeant la figure.

—Comment, c'est vous qui arrivez dans cet état? dit le baron stupéfait, en reconnaissant son neveu.

—Moi-même en personne... Trois créanciers de Marseille, trois misérables créanciers, qui m'avaient simplement reconnu! Ah! ce qu'ils m'ont fait courir!

Le baron était livide.

La cloche du départ sonnait maintenant à toute volée.

—Rentrez dans votre cabine, monsieur, fit d'un ton sec, le baron à son neveu. Dans cette tenue vous me faites honte, tout le monde nous regarde.

Quelques minutes plus tard, "La Mouëtte", toutes amarres lâchées, gagnait le large à petite vapeur.

Et tandis que dans sa cabine, la belle Sidonie, essuyait le front encore moitte de son époux, monsieur Ricochet assis sur sa couchette, commentait en ces termes amers ses débuts de navigateur.

—Ça commence bien pour moi, parole d'honneur. Quinze francs de retenue déjà sur mes appointements et le mal de mer qui déjà m'étreint la gorge; eh bien, je suis propre!

### CHAPITRE III

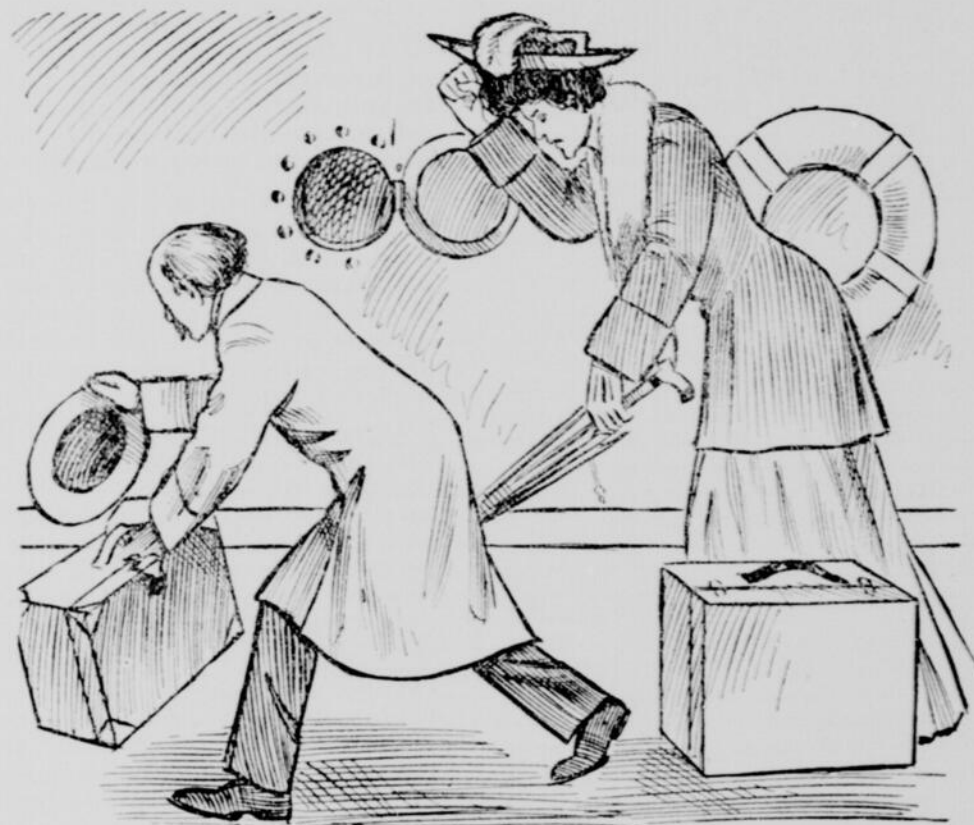
Depuis des jours et des jours "La Mouëtte" fendait les flots bleus, sans qu'aucun incident vint briser la monotonie du voyage.

Le baron Simono, livré à ses hautes spéculations scientifiques, penché sur des cartes de l'Inde, n'apparaissait que rarement sur le pont.

M. Ricochet passait les heures interminables de la traversée à gratter de la mandoline avec acharnement. Car la mandoline était sa passion, son unique passion.

Dans sa jeunesse on avait voulu le marier avec une jeune fille que depuis des années il adorait en secret. Malheureusement la fiancée eut un jour le malheur de déclarer que la mandoline l'endormait: c'en fut assez, M. Ricochet ne reparut plus.

Depuis, il avait vécu solitaire, n'ayant pour toute consolation que la musique et la poésie. Sa passion, dans l'isolement de sa vie, avait grandi au point de le faire parfois se priver de nourriture pour compléter une collection de mandolines commencée dans son adolescence. L'humble chambrette qu'il occupait dans le somptueux hôtel de l'avenue des Champs Élysées était encombrée de mandolines de toutes



Madame Sigouard poussa un cri aigu et s'élança sur M. Ricochet

—J'espère alors que ce monsieur prendra un costume un peu plus décent pour nous accompagner.

—Alors, continua le baron, tenez vous prêt à partir demain soir.

—Dès demain je vous amène mon épouse, fit Oscar Sigouard.

—Inutile, fit le baron, je la verrai à la gare.

Et sortant de son portefeuille un billet de banque de mille francs, il ajouta:

—Voici le montant de vos deux premiers mois, achetez des effets propres et soyez exacts. Je serai à la gare de Lyon à sept heures quarante-cinq du soir.

Et à voix basse, entraînant son neveu dans un coin de la pièce, le baron ajouta:

—A propos, dit-il, vous venez d'entendre ce que je viens de dire à monsieur Ricochet, vous

n'êtes pas mon neveu pour lui, mais un simple ami. Pendant le voyage, vous m'appellerez donc: monsieur le baron. Plus tard, si vous rachetez les torts que vous avez eu jadis envers moi, je vous donnerai à nouveau le titre de neveu. Si vous me secondez utilement et fidèlement surtout, je saurai vous tenir largement ma reconnaissance.

—Compris, mon oncle, fit Oscar Sigouard, en prenant la porte.

Quand le neveu du baron fut parti, monsieur Ricochet hasarda cette question:

Monsieur le baron pourrait-il me renseigner sur le pays... sur la contrée où...?

—Nous partons pour l'Inde mon ami; nous débarquerons à Bombay, et, de là, nous pousserons jusqu'à Djépour. C'est dans cette ville seulement que

je saurai la date de mon retour à Paris. Quand au but de mon voyage scientifique je ne vous le dirai en route que si je le juge utile.

Merci, me voilà bien renseigné! pensa le brave homme, qui ajouta timidement :

—Et monsieur le baron, connaît beaucoup le monsieur qui va nous accompagner ?

Le baron prit un air sévère :

—Je n'aime pas les questions indiscrettes, monsieur, fit-il. Sachez cependant, monsieur, que Oscar Bigouard est un garçon d'une grande valeur que je prise beaucoup, et dont le concours me sera très précieux à tous égards.

—Monsieur le baron doit certainement avoir raison, murmura Monsieur Ricochet en se retirant à reculons, et il ajouta à part lui en tirant sa tabatière de corne :

—Qu'il prise Sigouard si le nez lui en dit, quant à moi je préfère mon "macouba".

#### CHAPITRE II

Quatre jours après le quai de la Joliette à Marseille, présentait une animation extraordinaire en raison du départ imminent de "La Mouette" un des meilleurs paquebots des Messageries Maritimes, faisant la traversée de Marseille à Bombay.

À bord du navire dont on lâchait déjà les amarres, deux passagers et une passagère venaient d'arriver. Le premier des deux hommes était le baron Simono coiffé d'une large casquette à visière verte, sous laquelle sortaient deux yeux étincelants de colère :

—L'animal va nous faire rater le départ, rugissait entre ses dents le baron.

Derrière le baron venait le fidèle Ricochet, plus rose qu'à l'ordinaire, ce qu'expliquait deux énormes valises dont il était chargé, et que devant la colère de son patron il n'osait déposer à terre.

—Il est de fait, monsieur le baron, dit-il, que la conduite de ce monsieur Sigouard est bien inexplicable. Enfin puisqu'il est votre ami, il a peut-être des raisons pour ne point se gêner.

—Mon ami! mon ami! s'écria le baron exaspéré, apprenez d'abord, monsieur Ricochet, que monsieur Sigouard n'est point mon ami et à l'avenir je vous défends de l'appeler de ce nom devant moi. Vous entendez monsieur Ricochet ?

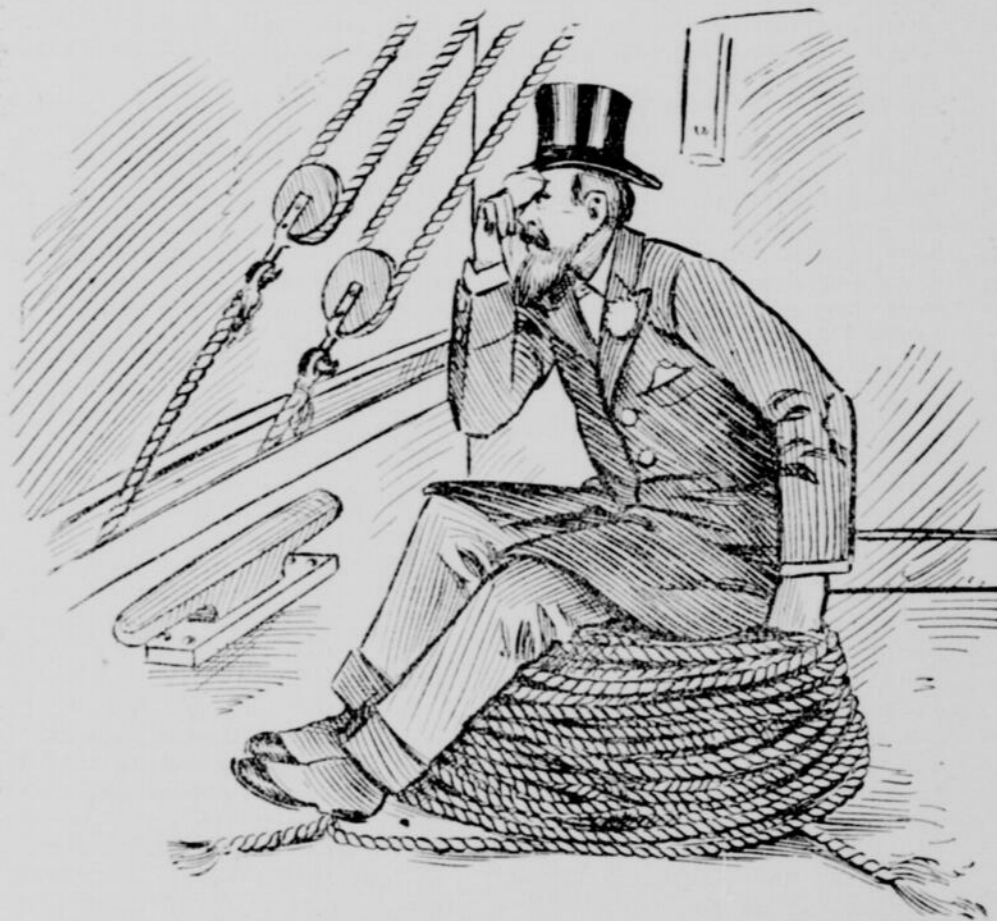
Le secrétaire changea deux fois de mains ses valises, avec une vivacité qu'on ne pouvait mettre que sur le compte d'une émotion intense, et il balbutia :

—J'ai bien compris, j'ai bien compris, monsieur le baron, c'est entendu.

Et dans sa précipitation à changer ses valises de mains, l'infortuné en laissa soudain tomber une sur les pieds de la voyageuse qui l'accompagnait, et qui elle aussi depuis quelques minutes roulait des yeux furibonds.

C'était une grande et forte femme, au nez busqué et aux lèvres rouges et épaisses, et cette voyageuse n'était autre que la belle Sidonie, l'épouse adorée d'Oscar Sigouard. La toilette de Madame Sigouard était un véritable arc-en-ciel.

Un chapeau mousquetaire gris surmonté d'une immense plume verte brisée en deux endroits, couvrait ses cheveux noirs en broussaille. Une taille, dite "boléro" en velours mauve contenait sa puissante poitrine. Une jupe en alpaga violet enserrait sa croupe rebondie, et des souliers vernis flamboyants neufs emboîtaient ses larges pieds chaussés de bas rouges. Quand nous aurons dit qu'au tour du cou de l'épouse de Monsieur Sigouard resplendissait un triple collier de perles de Venise et qu'à ses poignets s'enroulaient deux serpents en "doublé-fin", nous aurons achevé la description de la com-



Sauvé ! rala de nouveau l'arrivant

pagne de voyage de la mission Simono et Cie.

En recevant sur les pieds la moins lourde cependant des deux valises échappées des mains du secrétaire du baron, madame Sigouard poussa un cri aigu, et s'élançant sur monsieur Ricochet, l'empoigna par le revers de sa redingote, et lui souffla en pleine face :

—Espèce de maladroit, ça va vous coûter quinze francs cinquante, pas un sou de plus, pas un sou de moins, sachez-le.

—Comment quinze francs cinquante? interrogea l'infortuné Ricochet suffoqué en cherchant à se dégager.

—Parfaitement, mon vieux ! Parfaitement, fit la dame rouge de colère. Vous ne voyez donc pas que vous venez de

ruiner abominablement mes vernis.

—Vos vernis ?

—Mais regardez donc plutôt, abruti que vous êtes.

Sur le bout du soulier de la dame la valise échappée avait effectivement éraflé environ deux centimètres de vernis.

Le baron irrité d'autant plus qu'il ne voyait pas poindre son neveu s'interposa :

—Assez, assez, madame, taisez-vous, mon secrétaire est un maladroit, c'est entendu. Il vient d'abimer vos souliers, c'est compris. Et bien, je retiendrai quinze francs cinquante sur les appointements de mon secrétaire et tout sera dit; quant à vous madame, vous feriez bien de me dire où est passé votre mari.

—Comment, on va me retenir

# LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN par Wm. KIRBY

Traduit par L. P. LEMAY.

(Suite) 1

Angélique aperçut alors deux jeunes gens avec ses amies :

— Oh ! je vous demande pardon ! messieurs, dit-elle, je ne vous avais pas vus !

C'étaient messieurs LeMercier et D'Estèbe.

— Mon vpole me nuit, ajouta-t-elle.

Et elle le rejeta de côté foet coquettement, puis offrit le bout de ses doigts aux gentilshommes qui y mirent un baiser.

— Bonjour ! Angélique ! exclama joyeusement mademoiselle Hébert. Quelle belle matinée ! Oh ! comme vous êtes rayonnante de fraîcheur, ma chère amie !

— N'est ce pas ! répondit Angélique en scandant sa réponse de son rire argentin. C'est vois-tu l'air du matin et une bonne conscience qui me ravivent.

— Vous achetez des fleurs ? demanda-t-elle aux jeunes filles. J'ai été en chetcher à Sillery, moi !...

Et du bout de sa légère badine elle caressait sa joue rose.

Elle n'eut pas le temps de continuer, car de Péan lui fit remarquer alors qu'il y avait du tumulte de l'autre côté du marché.

— Venez-vous, dit-il, nous allons voir ce que c'est ?

VI

Mesdemoiselles Hébert et de Grand'Maison ne furent pas fâchées de la voir s'éloigner. Elles se sentaient écrasées par ses airs de souveraine, et craignaient qu'elle ne leur enlevât leurs cavaliers. L'enchanteresse n'avait qu'à dire un mot et tous la suivaient.

Guidée par de Péan, elle arriva bientôt à l'endroit où l'on se querelait. On voyait les gestes de menace, on entendait les cris de fureur qui précèdent d'ordinaire les coups d'épée et les combats en règle.

Il venait de laisser la table de jeu. Il avait perdu toute la nuit, et, dans son désespoir, il avait bu et accusé le sort d'injustice. Il prétendait que le colonel St Rémi l'avait friponné au piquet et lui refusait sa revanche.

— Il a quitté le palais comme un serpent ! cria-t-il, je veux le rejoindre et lui cingler la figure avec mon fouet, s'il ne consent à se battre comme un gentilhomme.

Le Gardeur était accompagné du sieur de Lantagnac, un fameux dissipé qui avait gagné sa confiance, et

qu'il trouvait tour à tour sans égal ou souverainement méprisable, selon qu'il était ivre ou à jeun, lui Le Gardeur.

VII

Ce jour-là, sur un mot de De Péan, le sieur de Lantagnac s'était attaché à Le Gardeur comme son ombre. Il avait bu avec lui, et avait excité sa colère contre St Rémi, tout en ayant soin cependant de se tenir assez sobre lui-même pour parer à tout événement.

Ils se dirigeaient ensemble vers la place du marché, ayant appris que St Rémi était à l'église. Ils voulaient l'insulter par un coup de cravache et le forcer à se battre en duel — Le Gardeur du moins. — Le misérable de Lantagnac mentait quand il se vantait d'être prêt à tout.

Ils allaient à toute vitesse, au risque d'écraser les gens qui se trouvaient sur leur chemin.

— Ce sont des gentilshommes de la Friponne ! cria-t-on, et ils furent poursuivis par des malédictions.

Juste à ce moment-là, le bourgeois Philibert se trouvait avec un de ses pauvres. Il s'informait de sa santé, de ses peines, de ses besoins, et le pauvre, appuyé sur ses béquilles, écoutait la tête inclinée et le sourire sur les lèvres, les bonnes paroles de son protecteur.

De Lantagnac reconnut le bourgeois.

— Le maudit ! grinça-t-il, si je l'écrasais comme par accident !

Et il fouetta son cheval.

Le bourgeois le vit venir et lui cria d'arrêter, mais en vain.

Le cheval de Lantagnac fit un écart et, sans modérer de vitesse, passa sur le malheureux infirme qui roula dans la poussière, la figure tout ensanglantée. Le fer du sabot l'avait frappé au front.

Le Gardeur arrivait, éperonnant sa monture et criant comme un diable de livrer passage.

Le bourgeois comprit le danger. — Pas pour lui, il ne craignait rien ; mais pour le pauvre qui était par terre baignant dans son sang. — Il se précipita pour détourner le cheval.

VIII

Il ne reconnut pas tout de suite l'imprudent cavalier. Au reste, Le Gardeur était presque méconnaissable, dans l'état d'ivresse et de colère où il se trouvait ; et, lui-même, Le Gardeur ne reconnut pas, non plus, le bourgeois. Il se serait certainement arrêté dans sa course téméraire.

Il devait en être ainsi. La vie du bourgeois Philibert se jouait, ce

jour-là, sur l'échiquier du monde où les bons et les mauvais génies se disputent continuellement la vie des mortels. L'esprit du bien perdit ; l'esprit du mal gagna.

On était à l'un de ces points d'intersection où les fils de plusieurs existences se divisent, se croisent, se séparent, pour s'en aller, sans retour, les uns vers la vie, les autres vers la mort ; ceux-ci au bonheur, ceux-là au désespoir.

Le Gardeur fouetta son cheval, le blessé gisait devant lui, et allait être éccasé. Mais il ne l'avait pas entendu ; il ne l'avait pas vu. Disons-le franchement, si cela peut-être une excuse : il ne l'avait pas vu.

Le bourgeois saisit la bride avec tant d'énergie, que le cheval fit une soddaine volte-face, et se cabra violemment. Le Gardeur faillit tomber.

Bouillant de rage, il sauta à terre. Il ne savait pas encore à qui il avait affaire, et se souciait peu de le savoir. Il ne voyait qu'un insolent qui avait osé l'arrêter et il voulait le châtier sur le champ.

IX

De Péan arrivait sur la place avec Angélique ; il reconnut le bourgeois. Superbe, impassible, il semblait provoquer Le Gardeur.

— Voilà l'heure du triomphe pour notre compagnie, pensa-t-il. Et, se servant de sa main comme d'un porte-voix, il cria tout joyeux cette horreur qui domina le tapage de la foule :

— Le Gardeur, achevez-le !

Angélique, toujours les rênes à la main, était pâle comme un marbre, immobile comme une statue. Elle avait peur pour son bien-aimé que la foule menaçante entourait. Le bourgeois, elle s'en souciait bien ! Au reste, il avait tout le monde pour lui.

Mais la tempête allait laisser des ruines ! Il allait tomber, ce brave citoyen, dans la gloire de ses bonnes œuvres, comme un roi trappé de la foudre dans les splendeurs de son palais.

X

Le Gardeur s'avança sur lui en le maudissant, et lui donna un coup de cravache.

Le vieux marchand sentit, à cette insulte, son sang bouillonner ; il leva vivement sa canne pour parer un second coup et frappa son agresseur au poignet. Le fouet tomba. Alors Le Gardeur voulut se précipiter sur le vieillard, mais les habitants le repoussèrent. Il eut une horrible tentation... La vie de plusieurs allait finir, la vie de bien des innocents !

(1) Voir le No 1181 de l'Album Universel et les suivants.

Une main se posa tout à coup sur son épaule, et il entendit une voix de femme lui parler avec chaleur.

## XI

Angélique avait percé la foule. Elle n'était plus pâle, ni calme dans sa frayeur, mais tout enflammée. Elle fixait sur son amant ses yeux redoutables qui rendaient fous. Elle avait vu ce qui venait de se passer et se sentait aussi indignée que lui du coup de canne qu'il avait reçu.

Le Péan avait jugé le moment venu.

—Angélique, avait-il dit, le bourgeois frappe Le Gardeur; quelle insulte! Allez-vous endurer cela?

—Jamais! s'était-elle écriée, et Le Gardeur non plus!

C'est alors qu'elle avait poussé son cheval, s'était ouvert un chemin jusqu'à Le Gardeur, et que, lui mettant la main sur l'épaule, elle lui avait parlé d'une voix passionnée.

—Comment, Le Gardeur! avait-elle dit, vous souffrez qu'un malva comme ça vous abîme de coups, et vous portez l'épée?

C'en fut assez. Enivré, fasciné par ce regard et cette parole, Le Gardeur aurait tué son père.

Il jura qu'il allait se venger sans retard, et, poussant un cri sauvage, agile et fort comme un panthère, il se débarrassa des habitants qui le gênaient, tira son épée et la passa à travers le corps du bourgeois.

Le bon vieillard n'avait pas eu le temps de se mettre en défense. Il tomba mourant, à côté de l'infortuné à qui il venait de faire l'aumône et dont il voulait protéger les jours.

## XII

—Bravo! Le Gardeur! exclama de Péan; c'est le meilleur coup d'épée qui ait jamais été donné dans la Nouvelle-France! Le Chien d'Or est vaincu et le bourgeois a payé sa dette à la grande compagnie!

Le Gardeur le regarda d'un air étrange:

—Quel est cet homme, de Péan? Qui ai-je tué?... demanda-t-il.

—Le bourgeois Philibert, que diable! répondit de Péan d'un air tout fier.

Le Gardeur poussa un cri rauque:

—Le bourgeois Philibert! J'ai tué le bourgeois Philibert!... De Péan en a menti, Angélique! dit-il, en se tournant vers la jeune fille; je ne voudrais pas tuer un moineau qui appartiendrait au bourgeois. Oh! dites-moi que de Péan me trompe!...

—De Péan dit vrai, confirma Angélique, épouvantée du regard terrible de Le Gardeur.

Mais c'est le bourgeois qui vous a frappé d'abord. Je l'ai vu! Il vous a frappé avec sa canne. Vous êtes un gentilhomme, et un gentilhomme tuerait le roi lui-même, si le roi osait le frapper de son bâton comme on fait d'un chien!... Regardez; on le relève, c'est bien lui.

## XIII

Le Gardeur, tournant ses yeux égarés vers sa victime, reconnut en effet le bourgeois qu'il estimait si profondément.

Il jeta son épée à terre.

—Malheureux que je suis! s'écria-t-il, je suis un parricide! un parricide! J'ai tué le père de mon frère! Oh! Angélique Des Meloises! c'est vous qui m'avez fait tirer l'épée! Et je ne savais pas contre qui! Je ne savais pas pourquoi!

—Je viens de vous le dire, Le Gardeur! et vous m'en voulez? Mais, voyez le tumulte! sauvons-nous, ou nous allons nous faire tuer comme le bourgeois! Vite! vite! Le Gardeur! Au palais! au palais!

—A l'enfer! plutôt! vociféra Le Gardeur; le palais ne me reverra jamais! Sauvez-vous, Angélique! peu m'importe la mort à moi!... De Péan, emmenez-la! ou bien il y aura encore du sang de versé!... C'est votre ouvrage, de Péan! rugit-il, en jetant au traître chevalier un regard de menace.

—Voudriez-vous donc vous venger sur elle ou sur moi, Le Gardeur? questionna de Péan, pâle de crainte.

—Sur elle? êtes-vous fou? Sur vous, par exemple! si vous ne l'emmenez pas tout de suite loin de cette bagarre!... Je veux voir le bourgeois! O Dieu! est-il mort?

## XIV

Une immense clameur retentit aussitôt sur la place du marché.

Le bourgeois vient d'être tué! La grande compagnie! c'est la grande compagnie qui l'a assassiné!

Des hommes accouraient de toutes parts en vociférant et en gesticulant.

La nouvelle se répandit comme une fusée dans la ville, et un cri de vengeance monta du milieu de la foule.

Le premier qui courut au secours du bourgeois fut le frère Daniel, un récollet. Il sagenouilla près de lui et sa robe grise se teignit de larges taches de sang.

Hélas! le mourant ne pouvait plus prier ni entendre les prières des autres!

Cependant, quand le frère gris lui fit le signe de la croix sur le front, il ouvrit les yeux et le regarda fixement une minute; puis ses lèvres pâles frémirent et il murmura deux noms: Pierre! Amélie! Ce fut tout.

Il était mort!

—Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur! prononça le récollet, car ils se reposent de leurs peines!

## XV

De Péan avait remarqué la surexcitation de la foule, et il se tenait prêt à fuir. Mais il voulait emmener Angélique, et Angélique s'obstinait à attendre Le Gardeur.

Or, Le Gardeur s'était jeté à genoux auprès du cadavre du bourgeois et essayait de le relever.

Il pleurait et poussait des gémissements amers.

Un habitant qui le voyait faire, se mit à crier:

—Voici l'assassin, le voici!... C'est cet homme! c'est cette femme-là aussi!... tous les deux!... C'est elle qui lui a dit de tirer l'épée!...

Il montrait Le Gardeur et Angélique.

La foule crut qu'il désignait de Péan.

—Non! pas celui-là! hurlait-il; l'autre! celui qui est démonté!... celui qui est ivre... Qui est-il? Où est-il?

Et tout en criant, il s'ouvrit un chemin jusqu'au malheureux Le Gardeur.

—C'est lui! clama-t-il, je le tiens!

—Par Dieu! il a bien l'air d'un meurtrier, en effet! tombèrent une douzaine de voix.

## XVI

Le Gardeur se tenait toujours agenouillé près de sa victime avec le bon frère récollet. Plusieurs hommes se jetèrent sur lui.

Il tendit ses bras.

—Faites-moi prisonnier! gémit-il, tuez-moi si vous le voulez; c'est moi le coupable!... J'ai assassiné le bourgeois!

Aussitôt une dizaine d'épées flamboyèrent.

—Ne le tuez pas! retentit une voix stridente, c'est Le Gardeur de Repentigny! Aidez-nous à le sauver, vous Hébert! vous Martin! vous Dupuis!

Tout le monde regarda d'où venait cette clameur, et quelle était cette femme qui connaissait ainsi les gens par leurs noms.

On aperçut Angélique Des Meloises.

Le Gardeur se releva et fut reconnu. Nul ne voulait croire à son crime, car il passait pour le meilleur ami des Philibert.

## XVII

De Péan voulut profiter de ce moment de répit pour s'esquiver, et il saisit le cheval d'Angélique par la bride.

—Venez! dit-il à la jeune fille, sauvons-nous avant que la rage de cette foule ne se tourne contre vous et contre moi.

—Je ne bougerai pas d'ici, de Péan! sauvez-vous, poltron que vous êtes!... Comment! Le Gardeur est menacé et je l'abandonnerais?... Ils me tueront la première!

—Mais comprenez donc, Angélique, qu'il faut fuir! Ces gens ne feront aucun mal à Le Gardeur, maintenant. Ils vont me soupçonner! C'est sur moi que va se décharger leur colère... J'ai un corps et une âme à sauver, comme lui!

—Au diable votre âme et votre corps! C'est votre faute, cela! C'est vous qui m'avez souillé ces infernales paroles!... Je ne partirai pas!

Elle tenta de se frayer un chemin jusqu'à Le Gardeur, mais elle n'y réussit point. Elle vit qu'il était enfermé dans un cercle étroit, un cercle de citoyens émus, agités, surexcités. Mais ces hommes parais-

saient le prendre en pitié plutôt que le menacer.

Il était prisonnier? Elle ne s'en doutait pas, car elle eut certainement cherché à le délivrer.

De Péan s'aperçut alors qu'une partie des gens se tournaient vers lui avec des regards et des gestes menaçants, il donna de l'éperon et de la cravache à son cheval qui partit au galop.

Il tenait toujours la bride du cheval d'Angélique, de sorte que celui-ci dut suivre.

Ils galopèrent vers les casernes du régiment de Béarn, où ils cherchèrent un refuge contre les malédictions de la populace.

XVIII

Le Gardeur, tout à coup dégrisé, comprit l'énormité de son crime qu'il venait d'accomplir, et se mit à supplier la foule de le tuer sur le champ.

—Voici mes mains, criait-il, enchaînez-les! ce sont les mains d'un meurtrier!

Mais personne n'osait le toucher, tant l'étonnement était grand. Sa douleur immense, son excessif regret attendrissaient les plus durs; et plusieurs disaient qu'il avait eu un accès de folie, et qu'il fallait le plaindre plutôt que le châtier.

A sa propre demande, il fut remis à un piquet de soldats et conduit prisonnier au château St Louis.

Un nombre considérable de curieux le suivirent jusque sous la grande porte cochère.

XIX

Pendant ce temps-là, des hommes prenaient sur leurs épaules le cadavre du bourgeois et le portaient au Chien d'Or.

Eux aussi étaient suivis d'une multitude nombreuse. Et du milieu de cette multitude qui marchait à pas lents derrière le mort, s'élevaient des plaintes et des gémissements.

Les premiers, dans cette procession funèbre, s'avançaient, la tête basse et en murmurant des paroles sacrées, les deux frères récollets Daniel et Ambroise, les amis fidèles du défunt.

Ils disaient ces paroles de l'hymne de St François d'Assise, le fondateur de leur ordre :

Loué soit le Seigneur dans la mort  
(et la vie!),  
Notre soif de vieillir n'est jamais  
(assouvie,  
Et chacun à son tour dans la tombe  
(est couché!  
Malheur à l'insensé qui meurt dans  
(son péché!  
Mais heureux celui-là qui te remet  
(son âme  
Pure comme à l'instant où ton Ver-  
be de flamme,  
Dieu puissant! la créa pour l'immor-  
(talité,  
La mort est son triomphe et sa féli-  
cité.

XX

Dame Rochelle entendit du bruit et regarda à sa fenêtre. Elle vit la masse du peuple qui s'agitait comme des vagues sur un rocher, et des gens qui débouchaient de diverses rues en courant tous vers la place.

Les employés du bourgeois sortirent aussi et rejoignirent les autres.

Elle devina qu'il était arrivé quelque malheur à son maître et elle se mit en prière.

Le bruit augmentait toujours. Elle se pencha à la fenêtre et demanda ce qu'il y avait.

—Le bourgeois est mort! fut-il répondu. C'est la Grande Compagnie qui l'a tué! On l'apporte ici.

Elle tomba à genoux en poussant un cri d'angoisse.

XXI

La lugubre procession entra. Ceux qui portaient le cadavre vinrent le déposer dans le salon rempli de soleil.

Le ciel semblait sourire à cette mort d'un homme vertueux.

Les habitants qui l'avaient emporté le regardèrent un moment avec des larmes dans les yeux, puis se retirèrent en silence.

Ils étaient tristes comme devant les dépouilles d'un père bien-aimé.

Ainsi finit le bon bourgeois. Il aurait pu gouverner un empire, tant il avait d'énergie et d'habileté, et il eut une immense influence dans la colonie.

Il n'était plus qu'un peu de poussière maintenant, qui allait se confondre avec la poussière du champ des morts!

Le Chien d'Or était muet! Le Chien d'Or n'était plus qu'un souvenir! Mais il allait rester buriné dans la pierre, pour rappeler aux générations futures le lamentable événement que nous venons de raconter.

XXII

Dame Rochelle s'était précipitée dans la chambre où son maître venait d'être déposé.

—Ah! vos implacables ennemis vous ont donc tué enfin! s'écria-t-elle... Je le savais! Vous étiez trop juste! trop bon! Votre vertu leur reprochait trop hautement leurs vices!...

Pierre! oh! Pierre! où est-il en ce moment de désolation? Comment le revoir? Comment lui dire cette chose horrible!...

Les amis du bourgeois arrivaient tour à tour et le tumulte augmentait dans la rue. Le gouverneur et de la Corne St Luc accoururent des premiers. Ils avaient hâte de connaître les détails du meurtre.

Claude de Beauharnois et Rigaud de Vaudreuil les suivirent de près. Quand ils passèrent sur la rue Buade ils entendirent des cris de malédiction contre la Friponne et contre l'assassin. Cependant, les gens se découvrirent pour les saluer.

XXIII

Comme il y avait lieu de penser que les magasins de la Grande Compagnie allaient être attaqués par la populace furieuse, le gouverneur envoya des troupes pour les protéger. Il fit garder, aussi, par divers détachements, le Palais de l'Intendant, les hangars de la Friponne et la maison de madame de Tilly.

Le docteur Gauthier avait examiné la blessure et constaté la mort. La blessure saignait toujours... Le bon frère était toujours à genoux, en prière, aux pieds du mort.

Le la Corne St Luc sentait son cœur se briser de désespoir, dans sa vaillante poitrine, quand il songeait que le meurtrier de son ami était son fillen!... l'objet de son orgueil et de ses prédilections...

—Oh! quelle honte! quelle honte! gémissait-il. Ce serait mon propre fils qui aurait ainsi trempé ses mains dans le sang d'un juste, que je n'en éprouverais pas plus de douleur ni plus d'humiliation!

—De la Corne, lui dit le gouverneur, je suis désolé comme vous... Mais il y a un mystère dans ce forfait, un mystère terrible! Il paraît que de Péan a laissé tomber une parole qui indiquerait un complot. Le Gardeur, de lui-même, n'aurait jamais eu l'idée d'une pareille monstruosité.

—Ah! je le crois! je le crois! s'écria de la Corne. Il a dû être lui-même victime de quelque dânnée machination. Il respectait, il aimait le bourgeois... le père de son meilleur ami!...

—Le parti des honnêtes gens est décapité, observa le gouverneur avec intention.

—C'est vrai comme l'Évangile! approuva de la Corne... et Bigot ne rencontrera plus d'obstacles maintenant, ajouta-t-il, comme pour compléter la pensée du gouverneur. Je pense qu'il est au fond de l'affaire. C'est une œuvre digne de lui!

—Je ne dis pas non, de la Corne, mais ces gens de la grande compagnie sont tellement adroits et rusés, qu'il sera bien plus facile de les soupçonner que de les convaincre.

—Ce qui m'étonne, ce n'est pas l'assassinat lui-même, mais c'est le choix de Le Gardeur pour le perpétrer.

—C'est, en effet, quelque chose d'inexplicable. Ils l'ont enivré, paraît-il... et quand un homme n'a plus sa raison, il est souvent plus cruel envers ses amis qu'envers les autres.

—C'est évident! clama de la Corne, qu'ils l'ont fait boire pour le pousser ensuite à ce crime terrible!

—Je le crois, approuva le gouverneur. Il doit en être ainsi, car il aimait trop Pierre Philibert, son sauveur, pour faire quoique ce fût qui l'aurait chagriné.

—Ils se chérissaient l'un et l'autre comme des frères, ajouta le vieux soldat. Bigot a pu corrompre les habitudes de Le Gardeur, continua-t-il, mais jamais il n'a pu le dépouiller de son cœur ni de ses sentiments de gentilhomme.

—Il y a dans ce crime, de la Corne, un mystère que je ne puis approfondir, et un autre malheur nous menace peut-être. Nous sommes pourtant assez éprouvés déjà.

—Qu'est-ce donc? fit de la Corne anxieusement.

—Pierre Philibert arrive ce soir et il y aura duel entre lui et Le Gardeur. Voilà le couronnement de l'infernal complot!

Pierre Philibert est la plus vaillante épée de la Nouvelle-France et il vengera la mort de son père.

## XXIV

De la Corne fit un bond, puis secouant la tête:...

—Non! répliqua-t-il, non, il n'y aura pas de duel! Le Gardeur offrira sa poitrine au fer de son ami, mais il ne se défendra point... Au reste, il est prisonnier, le malheureux!...

—Nous veillerons sur lui, ajouta le gouverneur, et justice sera faite. Pas de vengeance aveugle, mais pas de lâche faveur!

Un messenger entra pour dire au gouverneur que ses ordres avaient été exécutés fidèlement et que la paix se rétablissait.

—Maintenant que nous avons protégé la propriété publique, reprit le gouverneur, il nous faut aller consoler nos amis.

—Hélas! ajouta de la Corne, les hommes versent des larmes amères, c'est vrai, mais les femmes ont des larmes de sang! Quelle doit être la douleur de ma pauvre filleule Amélie de Repentigny et de madame de Tilly?

—Allez les consoler, de la Corne, et que l'ange du Seigneur vous accompagne!

## XXV

De la Corne sortit de la maison en deuil, prit la tue Du Fort et monta vers le cap.

—Quelle triste journée, O mon pauvre Rigaud! quel déshonneur pour notre colonie! exclama le gouverneur à son ami de Vaudreuil, pendant qu'ils retournaient ensemble au château St Louis.

—Je donnerais la moitié de ce que je possède pour que ce lugubre drame pût être effacé de nos annales, répliqua Rigaud. C'est heureux que votre ami Kalm soit parti, continua-t-il, car il n'aurait pas manqué d'écrire, et toute l'Europe l'aurait lu, que dans la Nouvelle-France l'Intendant Royal fait assassiner les gens pour se venger et pour remplir les coffres de la plus grande compagnie de voleurs qui ait jamais existé.

—Faites attention, Rigaud! ne parlez pas trop haut. On ne sait pas après tout. Mais le sang de l'honnête bourgeois crie vengeance, et notre devoir est de chercher tous les coupables. Nous les trouverons, j'en ai l'espoir.

—Vous avez raison, comte, mais écoutez-moi bien: dès l'instant que vous essaieriez de débrouiller la trame damnée et de mettre la main sur

les coquins qui l'ont ourdie, vous recevrez vos lettres de rappel.

—C'est possible, Rigaud, répondit le gouverneur en branlant la tête; il s'accomplit de si étranges choses sous ces étranges femmes qui règnent à la cour. Cependant, tant que je serai ici, je ferai mon devoir.

Le comte fit appeler quelques-uns de ses plus habiles et de ses plus dévoués conseillers, pour prendre en considération le lamentable accident qui venait d'avoir lieu, et aviser aux moyens d'atteindre les coupables et de faire triompher la justice.

## CHAPITRE LV

## LES MAUVAISES NOUVELLES VONT VITE

## I

Le matin de la St Martin, le soleil inonda de joyeux rayons les fenêtres de la chambre d'Amélie de Repentigny. Il y avait une gaieté nouvelle dans cette lumière dorée de l'automne qui se précipitait d'un ciel pur et donnait à tous les objets un éclat inaccoutumé.

Amélie était entourée de ses plus intimes amies. Elle tenait conseil. Un grave, un important conseil! Aussi grave que le permettait la pétulance et l'enjouement de la jeunesse heureuse; aussi important que l'est le choix d'une toilette de nocce.

Oui, les gentilles conseillères discutaient bouillons de dentelles et falbalas, nuances des étoffes et formes des habits. Elles discutaient aussi les noms des filles et des garçons d'honneur.

Amélie était toute à ses rêves de bonheur.

Elle gardait encore, sur ses joues fraîches, les teintes roses que la promenade de la veille y avait fait naître. Elle entendait encore les murmures de la petite rivière Lairet, et, plus doux que ces murmures, les soupirs de Pierre, son fiancé! Les paroles de tendresse qu'il lui avait dites, résonnaient toujours comme une musique divine, au fond de son âme.

Et puis, elle rappelait les doux aveux qu'elle avait laissé tomber de ses lèvres. Elle s'était peut-être montrée un peu trop expansive... pas assez, peut-être! Plutôt pas assez. Devant l'homme qui est son fiancé, qui sera son maître et son roi pour la vie, la jeune fille, comme Sara devant Abraham, peut bien s'enorgueillir de sa joie, et verser comme un parfum, l'amour de son cœur!

## II

Amélie avait rêvé qu'elle s'était mariée dans un paradis terrestre, et ce paradis, pourtant, ressemblait aux bords du petit lac de Tilly et de la jolie rivière Lairet. Et les anges du ciel avaient chanté l'hymne d'un hymen éternel.

Dans sa chambrette ensoleillée, ce matin-là, il y avait Hortense de Beauharnois qui venait d'être fiancée à Cumonville de Villiers, Héloï-

se de Lotbinière, sa plus tendre amie Agathe, la spirituelle enfant de La Corne St Luc, et Marguerite de Repentigny, sa cousine.

Des dentelles et des broderies, des étoffes des Indes et de Cashmere, couvraient toutes les chaises et les tables. Un éclatant fouillis!

Sur une tablette, il y avait un coffret d'or, incrusté de diamants, ou un artiste Vénitien avait ciselé les noces de Cama. Rien de plus beau! C'était le cadeau de nocce du bourgeois Philibert.

## III

Amélie était vêtue d'une robe blanche et ses cheveux noirs, dénoués, retombaient négligemment sur ses épaules. Elle se montrait vive, enjouée, expansive et comme un reflet de l'ardeur chaste de son âme, une flamme inaccoutumée rayonnait dans ses grands yeux souvent pensifs.

Elle portait sur sa poitrine la croix d'or que Philibert lui avait donnée autrefois, une épingle, souvenir de Le Gardeur, et à son doigt, l'anneau de ses fiançailles.

Hortense de Beauharnois vint s'asseoir devant elle sur un tabouret, et s'appuyant avec grâce sur ses genoux:

—Nous étions loin de songer à cela, dit-elle, au couvent!

Et elle montrait l'anneau qu'elle portait elle aussi depuis quelques jours.

Elle mit sa main à côté de celle d'Amélie comme pour comparer les deux joyaux.

—Elle est belle ta bague, fit Amélie, et tu peux en être fière.

—Et je suis fière de mon fiancé! A part Philibert, je ne vois pas un pareil gentilhomme dans toute la Nouvelle-France.

—Et tu trouves qu'il ressemble à Pierre?

—Pas au physique, mais au moral, mêmes qualités, même noblesse, mêmes vertus!

Il n'a pas la haute stature de Pierre, ni son œil bleu acier; mais il est aussi beau d'une autre façon.

—Et tu l'aimes bien, ton Cumonville?

—Et je veux être digne de lui!... N'est-ce pas que nous sommes heureuses, Amélie?...

—Trop, peut-être... J'ai toujours peur des grandes félicités. Pierre revient ce soir; il ne repartira plus sans moi, je te l'assure. Tu comprends?... Tiens! Le Gardeur m'a écrit une charmante lettre. Il a réfléchi, le pauvre enfant! il reprend quelque empire sur lui-même, et ses nobles sentiments se réveillent tout à fait... Comme je suis heureuse!

—Pauvre Le Gardeur! te l'avouerai-je, Amélie? si Jumonville n'était pas revenu, j'aurais été la rivale d'Héloïse, et comme elle, sans doute j'aurais été supplantée par Angélique...

(A suivre)



*Page(s) manquante(s)  
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ  
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

[https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire\\_reference/index.html](https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html)

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque  
et Archives  
nationales**

**Québec** 

The logo for the Bibliothèque et Archives nationales du Québec, featuring the word "Québec" in a bold, black sans-serif font, followed by the flag of the province of Québec, which consists of a white cross on a blue field with four fleur-de-lis.

## LES SOUVERAINS NORVEGIENS A PARIS

Paris a salué de ses acclamations enthousiastes la jeune reine Maud et le roi de Norvège.

Dans le bois de Boulogne, aux abords de cette mignonne petite gare, blottie dans la verdure, où les souverains aiment à débarquer, ensuite par la prestigieuse avenue du Bois, puis dans les Champs Elysées, sur tout le parcours infini la foule était compacte et témoignait aux souverains toute sa sympathie. Leurs Majestés profondément émues, saluaient, remerciaient.

La foule d'ailleurs était d'excellente humeur, agréablement impressionnée par la vue des uniformes étincelants gardes républicains en tenue de grand apparat, cuirassiers majestueux, étendards brillant au soleil, pittoresques pioupious faisant la haie.

Le roi de Norvège s'est montré aux parisiens en grand uniforme de généralissime de l'armée norvégienne, la poitrine barrée du grand cordon de la Légion d'Honneur. Grand, svelte, élancé, l'œil clair, la moustache blonde et fine, le roi a produit sur les parisiens la plus favorable impression.

De même la reine Maud, élégante et gracieuse au possible a conquis, d'un coup d'œil, les parisiens et même les parisiennes, ce qui, pour une femme est infiniment plus difficile.

Les souverains norvégiens aiment par dessus tout la simplicité, les charmes de la vie familiale.



S. M. le Roi Haakon VII et le Président de la République Française se rendant de la gare du Bois de Boulogne au Ministère des Affaires Etrangères, où les hôtes illustres de la France ont habité durant leur séjour.

Chose qui surprend, c'est surtout la reine Maud, fille de Sa Majesté Édouard VII, élevée dans les magnificences de la cour d'Angleterre, qui a décidé de mener ce genre de vie.

Sa Majesté Haakon VII aime à se promener à pied dans les rues de Christiania, seul, sans escorte. On l'a vu entrer dans une boutique, faire lui-même ses achats et ressortir portant à la main un sac de fruits.

Si seulement les photographes avaient été prévenus!

Bref, les parisiens, ces farouches démocrates, ces enfants terribles, ces brise-tout redoutables, ont surabondamment prouvé une fois de plus qu'il n'aiment rien tant que de crier: "Vive le Roy!" Et ils s'en sont donnés à bouche que veux-tu.

Il semble que des acclamations plus chaleureuses encore à leur départ qu'à leur arrivée aient salué les souverains norvégiens.

Par leur grâce souriante les souverains ont montré qu'aucun nuage ne viendrait voiler le souvenir de la réception si sympathique que Paris leur a faite.

Le Président de la République et Mme Fallières sont venus prendre Leurs Majestés au palais des affaires étrangères et les ont conduites à la gare des Invalides.

C'est aux accents de l'hymne norvégien, puis à ceux de la brillante Marseillaise que les souverains ont gagné le quai du départ, salués au passage par les membres du corps diplomatique et les hauts dignitaires de l'État.

Le train royal comprenait deux wagons-lit, deux wagons-salon, et un wagon restaurant.

Au Président de la République et à Mme Fallières, le roi et la reine ont dit l'impression agréable qu'ils emportaient de leur trop court séjour à Paris.



S. M. La reine Maud de Norvège et Madame Fallières

animando un poco rubato

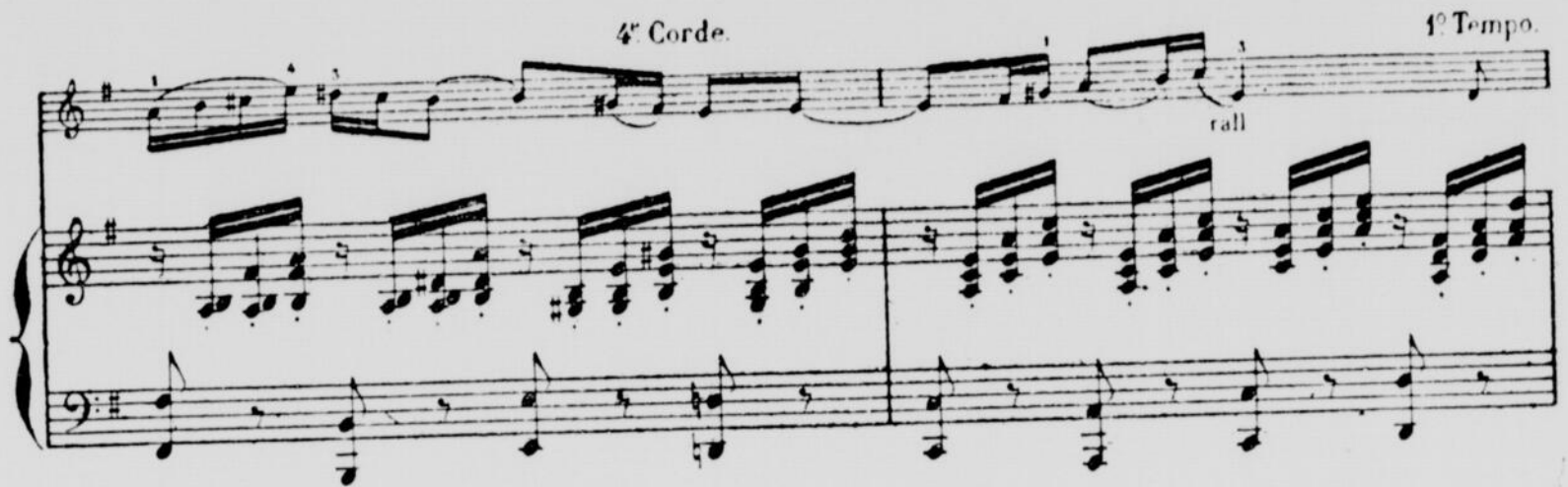


mf animando un poco rubato.

4<sup>e</sup> Corde.

1<sup>o</sup> Tempo.

rall



pp

cresc.

ff

Ped.

\* Ped.



Restez

dim.

dim.

Musica



First system of musical notation. The upper staff begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a dynamic marking of *p*. The lower staff begins with a bass clef and a dynamic marking of *pp*. A pedal point is indicated by a circle with a vertical line and the text "Ped." below it. The music consists of a melodic line in the upper staff and a complex accompaniment in the lower staff.

Second system of musical notation. The upper staff features a *cresc.* (crescendo) marking and a *f* (forte) dynamic marking. The instruction "Sul A. Restez à la position." is written above the staff. The lower staff also includes a *cresc.* marking and a *f* dynamic marking. The accompaniment continues with dense chordal textures.

Third system of musical notation. The upper staff is marked "Sul G" and begins with a *ff* (fortissimo) dynamic. A *dim.* (diminuendo) marking is placed over the staff. The lower staff features a *ff* dynamic and a *dim.* marking. The music concludes this system with a *p* (piano) dynamic marking.

Fourth system of musical notation. The upper staff starts with a *pp* (pianissimo) dynamic and includes a *rit e dim.* (ritardando e diminuendo) marking. The lower staff also begins with a *pp* dynamic and includes a *rit e dim.* marking. The system concludes with a *ppp* (pianississimo) dynamic marking and a final cadence. A "Ped." marking is present at the bottom, and a "Cadenza" section is indicated by a dashed line and the text "Cadenza" written vertically.

**Le Meilleur des Aperitifs  
ET DES RECONFORTANTS EST**

**BYRRH**

C'est un apéritif délicat et hygiénique. Il est fait de vieux Porto et d'amers choisis. Son usage rend au cerveau toute la souplesse des jeunes ans et à l'estomac toute la force de l'adolescence.

Il est en vente dans tous les bars, cafés et épiceries.

**Hudon, Hebert & Cie Ltee**  
MONTREAL.

Seuls agents pour le Canada.

Violet Frères, Propriétaires, THUIR, France.

**Fermeté de la Poitrine**

Est le rêve de bien des Femmes et des Jeunes Filles



LES  
**Pilules Persannes**  
de TEWFICK HAZIZ  
(Téhéran, Perse)  
Assurent l'harmonieux  
**DEVELOPEMENT DU BUSTE**  
L'effet est Magique!

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00.

**Société des Produits Persans**

—DEPARTEMENT C—

Boîte Postale 1031, Montréal.

**QUEBEC R'Y,  
LIGHT & POWER  
COMPANY**

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE

Toutes les 30 min. de 5.30 A. M. à 11.00 P. M.

LE DIMANCHE

6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 9.00 A. M. et toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 11.00

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour Ste-Anne de Beaupré

Arrêtant aux Chutes Montmorency

LA SEMAINE

6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 A. M., 12.30, 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15, 7.15, 8.15, 9.15, 10.15 P. M. (Excepté Samedis et 10.15 P. M. (Samedis seulement))

LE DIMANCHE

10.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 9.00, 10.00 A. M., 11.45, 7.15, 8.15, 9.15, 7.15 et 10.15 P. M.

LES TRAINS

Laissent Québec pour Beaupré et St-Joachim

LA SEMAINE

Pour Beaupré, 8.30, 11.30 A. M., 2.15, 5.15 et 7.15 P. M.  
Pour St-Joachim, 8.30, 11.30 A. M., 2.15 et 5.15 P. M.

LE DIMANCHE

Pour Beaupré, 6.30, 8.00 A. M., 11.45 et 7.15 P. M. Pour St-Joachim, 6.30 A. M. et 11.45 P. M.  
Trains à vapeur, tous les autres sont des trains électriques.

Un char électrique fait connection à la Jct. Mastai pour le Sanitorium de Mastai, l'Asile de Beaupré, etc, avec tous les trains. Taux se aller et retour.

**CAUSERIE PHOTOGRAPHIQUE**

Le papier au ferroproussié et les diapositives bleues

(Ecrit spécialement pour le Monde Illustré)

Le papier au ferroproussié présente sur ceux aux sels d'argent d'incontestables avantages: il permet en effet, d'obtenir facilement des épreuves photographiques bleues, stables, très peu coûteuses et cela sans virage à l'or, puisqu'un simple lavage à l'eau suffit pour terminer l'épreuve.

Le choix du papier devra être pour l'amateur, l'objet d'une attention toute spéciale, de lui dépend le cachet plus ou moins artistique de l'épreuve. Aura-t-il un cliché 9 x 12 par exemple représentant une reproduction de tableau une marine, un paysage ou il peut sacrifier quelques détails? Le papier à dessin lavis ou aquarelle grain moyen est tout indiqué. Si au contraire il est nécessaire de respecter la netteté du cliché qu'il prenne un papier sans grain apparent. Mais dans tous les cas il ne faut pas perdre de vue que ce dernier doit être assez fort pour résister à plusieurs lavages.

Pour préparer la solution sensible on fera deux solutions séparées de :

- A Eau..... 100 gr.
- Citrate de fer ammoniacal brun ou vert. 30 gr.
- B Eau..... 100 gr.
- Prussiate rouge de Potasse... 25 gr.
- C Ammoniaque en solution... 50 cm 3

La durée de conservation du papier préparé avec du citrate de fer ammoniacal vert est environ cinq fois plus longue que lorsque l'on emploie du citrate brun. L'ammoniaque n'est pas indispensable mais elle augmente la sensibilité du papier.

Au moment de l'emploi mélangez des parties égales de A et de B puis ajoutez C. Mettez le mélange obtenu dans une cuvette et faites flotter le papier à sensibilité pendant une ou deux minutes à la surface du liquide au bout de ce temps levez-le par un coin lentement de façon que l'excès de liquide s'écoule dans la cuvette. Il suffit ensuite de le faire sécher dans l'obscurité et le fixant sur un plan incliné. On peut aussi étendre la couche sensible à l'aide d'une éponge fine ou d'un pinceau mais nous avons obtenu de bien meilleurs résultats avec le premier procédé car il permet de répartir plus également le liquide sensibilisateur.

Veux-t-on obtenir une épreuve? Rien de plus simple. Le papier est mis dans le chass-

presse comme le papier au citrate, le côté jaune contre la gélatine du cliché et exposé au soleil jusqu'à ce que les blancs de l'épreuve commencent à bleuir. Retirée du châssis l'image est lavée à l'eau courante jusqu'à disparition du jaune (ferro-prussiate non attaqué par la lumière) dans les parties claires de l'image. On obtient ainsi, sans autres manifestations un ton bleu de Prusse inaltérable.

Voici maintenant un procédé pour obtenir des positives bleues à l'aide de vieilles plaques voilées mais non développées. On placera le cliché dans un bain d'hyposulfite de sodium afin de dissoudre le bromure d'argent puis un bon lavage éliminera l'hyposulfite dont est imprégnée la gélatine. Ainsi lavées, les plaques se conservent indéfiniment mais elles doivent être sensibilisées seulement quelques jours avant l'emploi, leurs qualités allant en affaiblissant rapidement en raison de l'ancienneté de la préparation.

La sensibilisation est faite à l'aide du bain suivant :

- A Citrate de fer ammoniacal brun ou vert 13 gr.
  - Eau... 60 cc.
  - B Ferriéganure de Potassium... 10 gr.
  - Eau... 60 cc.
- Les deux solutions sont mélangées puis filtrées.

Pour sensibiliser on verse le bain dans une cuvette après avoir disposé les plaques au fond la gélatine en dessus. Au bout de cinq minutes les plaques sont retirées du bain adossées au mur ou déposées sur du papier buvard jusqu'à siccité cette opération qui ne doit pas avoir une durée de plus de quatre à cinq heures demande une obscurité complète.

L'impression se fait au châssis-presse comme s'il s'agissait de papier au gelatum chlorure, elle doit être faite en pleine lumière et la durée de l'exposition est environ double de celle qu'exigerait l'épreuve sur papier imprimé sous le même négatif. Pour constituer une sorte d'actinomètre il suffit donc de faire venir à la suite et sous un négatif d'une même intensité que celui sous lequel se trouve la positive deux bandes de papier chlorure.

Il ne reste plus qu'à procéder au développement: pour ceci, comme pour le cas précédent, une cuvette d'eau froide suffit. On y laisse la plaque jusqu'à ce que l'image soit pleinement venue, s'il y a légère surexposition on obtient réduction en laissant la plaque dans l'eau pendant toute la nuit. Finalement on obtient une image d'un

UN BIENFAIT POUR LE  
**BEAU SEXE**  
POITRINE PARFAITE AVEC LES  
**POUDRES ORIENTALES**

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie. Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix. D'opt général pour la puissance.

L. A. Bernard, 42 Ste-Catherine Est.  
MONTREAL.  
Aux E.-U.: Geo Mortimer & Son.  
Boston, Mass.

Demandez à votre Epicier

**La Poudre pour  
Crème à la Glace**

Et vous Appréciez votre

**Crème Glacée**

On ne se salit pas en la préparant.  
Pas d'ennuis, pas d'embarras.

En boîtes de 6 oz. 15c. pour 1 livre 1/2 de crème.  
14 oz. 35c. pour 1 gallon de crème.

NAJOUTEZ QUE DU LAIT

**A. H. MACE & CIE,**

746 NOTRE-DAME OUEST, Montreal.

Bell Tel. Main 5071



**HOTEL DU LAC ST-JOSEPH**

LAC ST-JOSEPH

50 minutes seulement de Québec.

Ouverture le 15 Juin 1907

Canotage, Pêche, Grève magnifique pour les baigneurs, Terrains de Golf, Lawn Tennis, etc. Orchestre, excellent, bon service de trains. S'adresser à

JULIAN E. FRIEST, Gérant  
Au Chemin de Fer du Lac St-Jean, Québec

très joli ton bleu que l'on avive par un bain acide en ajoutant trois gouttes d'acide acétique pour cent centimètres cubes d'eau au dernier lavage.

RAYMOND BOMET,

Institut Médical de Paris.

N. B.—Il est entendu que toutes les manipulations du papier et des plaques doivent être faites dans le cabinet noir. Toutefois on peut s'éclairer avec une lampe.



*Page(s) manquante(s)  
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ  
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

[https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire\\_reference/index.html](https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html)

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque  
et Archives  
nationales**

**Québec** 



UNE  
Remarquable  
Invention  
POUR LA  
Croissance  
DES Cheveux

LE CASQUE VACUUM DE EVANS est une invention pratique, construite sur des principes scientifiques et hygiéniques au moyen simple de laquelle une circulation normale et libre est restaurée à travers le cuir chevelu. Les minuscules vaisseaux sanguins sont doucement stimulés et mis en activité, ce qui permet à la nutrition qui ne peut être retirée que du sang, d'être portée à la racine des cheveux, et l'on constate rapidement les effets dans une croissance saine et vigoureuse des cheveux. On a pas à se frictionner la tête, et comme il n'est employé aucune drogue ou matière chimique d'aucune sorte, il n'y a rien pour causer l'irritation. Il n'est besoin que de porter le Casque trois ou quatre minutes par jour.

## Essai Gratuit de 60 Jours

GARANTIE DE LA COMPAGNIE.

Un CASQUE VACUUM DE EVANS vous sera envoyé durant soixante jours comme essai. Si vous ne voyez pas un développement graduel d'une nouvelle croissance de cheveux, et si vous n'êtes pas convaincu que le Casque restaurera complètement votre chevelure, vous êtes libre de nous renvoyer le Casque et cela ne vous coûtera absolument rien. On exige, comme preuve de votre bonne foi, que le prix du Casque soit déposé à la Chancellery Lane Safe Deposit Company de Londres, la plus grande institution financière et commerciale du genre au monde qui émettra un reçu garantissant que l'argent sera totalement remboursé, sur demande, sans question ou commentaire, en aucun temps durant la période d'essai.

L'éminent Dr I. N. LOVE, dans son discours au Bureau Médical sur le sujet de l'Alopecia (chute des cheveux) déclara que si l'on pouvait trouver un moyen d'apporter la nutrition aux follicules des cheveux (racines des cheveux) sans avoir recours à aucun procédé irritant, le problème de la croissance des cheveux serait résolu. Plus tard, quand le CASQUE VACUUM DE EVANS lui fut soumis pour qu'il l'examina, il fit remarquer que le Casque réaliserait et confirmerait en pratique les observations qu'il avait faites précédemment devant le Bureau Médical.

Le Dr W. MOORE, parlant de l'invention, dit que le principe sur lequel est basé le Casque Vacuum de Evans est absolument correct et indiscutable.

Un livre descriptif illustré du Casque Vacuum de Evans sera envoyé franco, sur demande.

LE SECRETAIRE, EVANS CAP CO., LTD.  
REGENT HOUSE, RUE REGENT, LONDRES. W.

MIEUX QUE LA COR- avec instructions. N'envoyez  
RECTION CORPORELLE pas d'argent, mais écrivez-lui,  
— si vos enfants vous causent ce  
La Correction ne donne pas trouble. Il ne faut pas châtier  
de guérison chez les enfants uri- l'enfant, vous devez avoir tout  
nant au lit. C'est une cause espoir de le guérir. Ce traite-  
constitutionnelle. Mme M. ment s'applique à tous, grands  
Summers, Box H. 43, Windsor, et petits, qui ont de l'inconti-  
Ontario, enverra gratis à toute nence d'urine soit le jour ou la  
mère de famille, un traitement nuit.



Pour ces  
chers petits  
le Savon  
**BABY'S OWN**  
est ce qu'il y a  
de meilleur.

Son parfum délicat est dû au parfait mélange d'huile végétales parfumées avec les meilleurs parfums naturels extraits de fleurs. Chaque atome du savon est ainsi imprégné d'une délicate senteur. Des contrefaçons du Baby's Own Soap ont été vendues aux détailliers à bien meilleur compte qu'ils ne pourraient acheter Baby's Own. C'est une des raisons qui démontrent que ces imitations ne sauraient être fabriquées avec le même soin ni avec la même qualité de matières premières.

**ALBERT SOAPS Limited, Mfrs,**  
**MONTREAL.**

Laissez bouillir quelques heu- Au café. Un consommateur  
res seulement et vous obtenez tire familièrement la moustale  
le meilleur lavage avec LESSI- che du garçon en lui deman-  
VE PHENIX, sans frotter. De- dant:  
mandez la aux épiciers ou —Non... ne tirez pas trop fort  
Chouillou & Cie, Montréal. elle n'est pas encore à moi!

## “ANTI-SUEUR”

Préparation française d'une efficacité incontestée pour  
faire disparaître en 3 jours la sueur des  
pieds et de toute les parties du  
corps en général.

PRIX - - 75 CENTS.

SEUL DEPOT POUR LE CANADA :

## Pharmacie Hochelaga

1850 RUE STE-CATHERINE EST

MONTREAL.

Vente en Gros : PHARMACIE ROUBARD, 92 Ave du Prad, Marceilles  
(France)